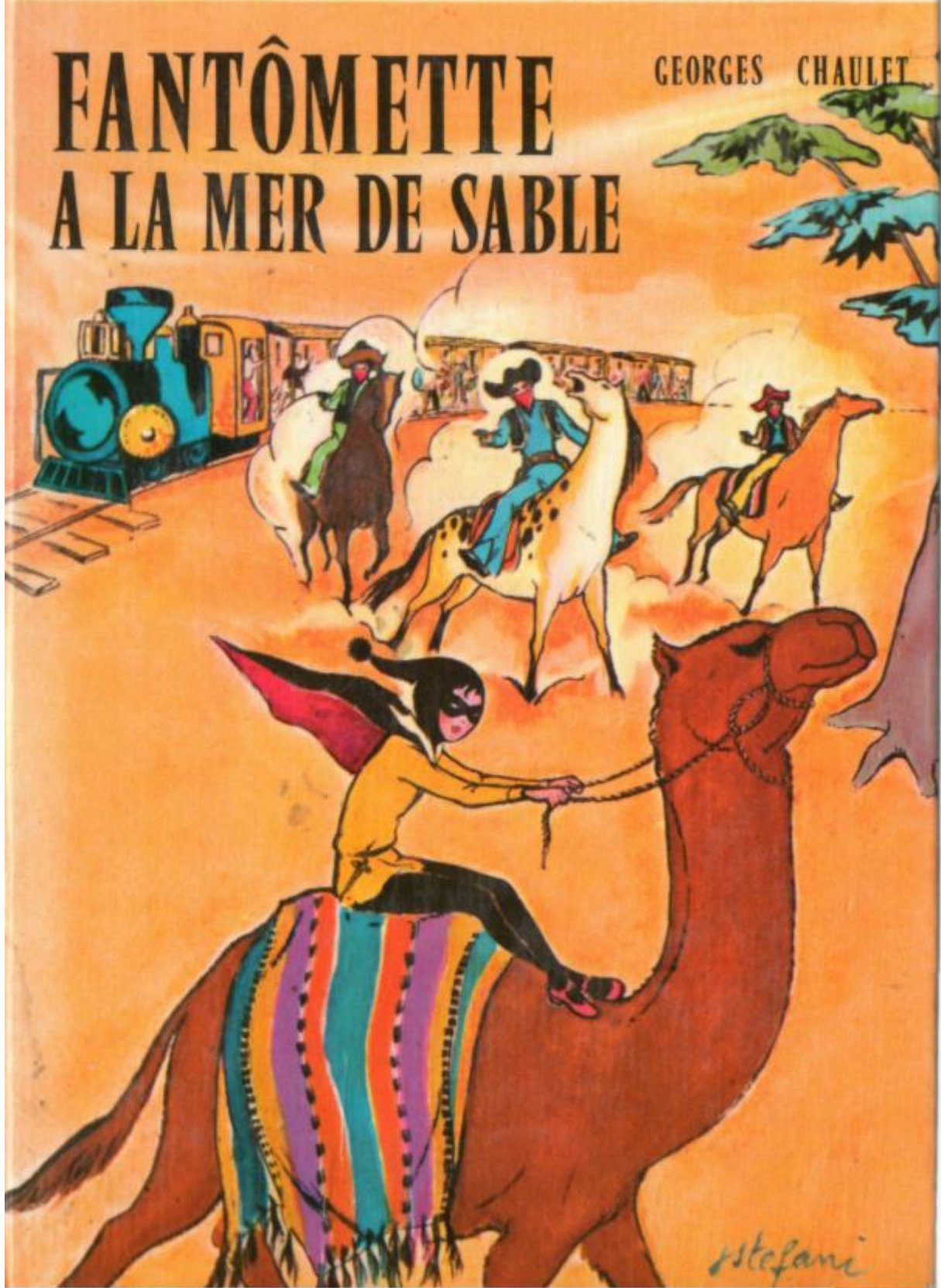


BIBLIOTHÈQUE ROSE

FANTÔMETTE A LA MER DE SABLE

GEORGES CHAULET



FANTOMETTE A LA MER DE SABLE

par Georges CHAULET

*

UNE attaque de train par les bandits du Far-West, un voyage à dos de chameau à travers le désert, un tête-à-tête avec un tigre... tout cela dans un parc d'attractions à quelques kilomètres de Paris.

Fantômette n'a pas le temps de s'amuser au cours de cette extraordinaire aventure qui l'oblige à se déguiser en ballerine d'opéra ou à pénétrer clandestinement dans les salons d'une maison de couture...

Mais elle ne recule devant rien, car il s'agit de récupérer un merveilleux diamant et de sauver un affreux garnement! Oui, la jeune justicière masquée a fort à faire, d'autant plus qu'elle a entrepris, pardessus le marché, d'écrire ses mémoires!



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
- 18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971**
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973

24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars
26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

GEORGES CHAULET

FANTOMETTE A LA MER DE SABLE

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES

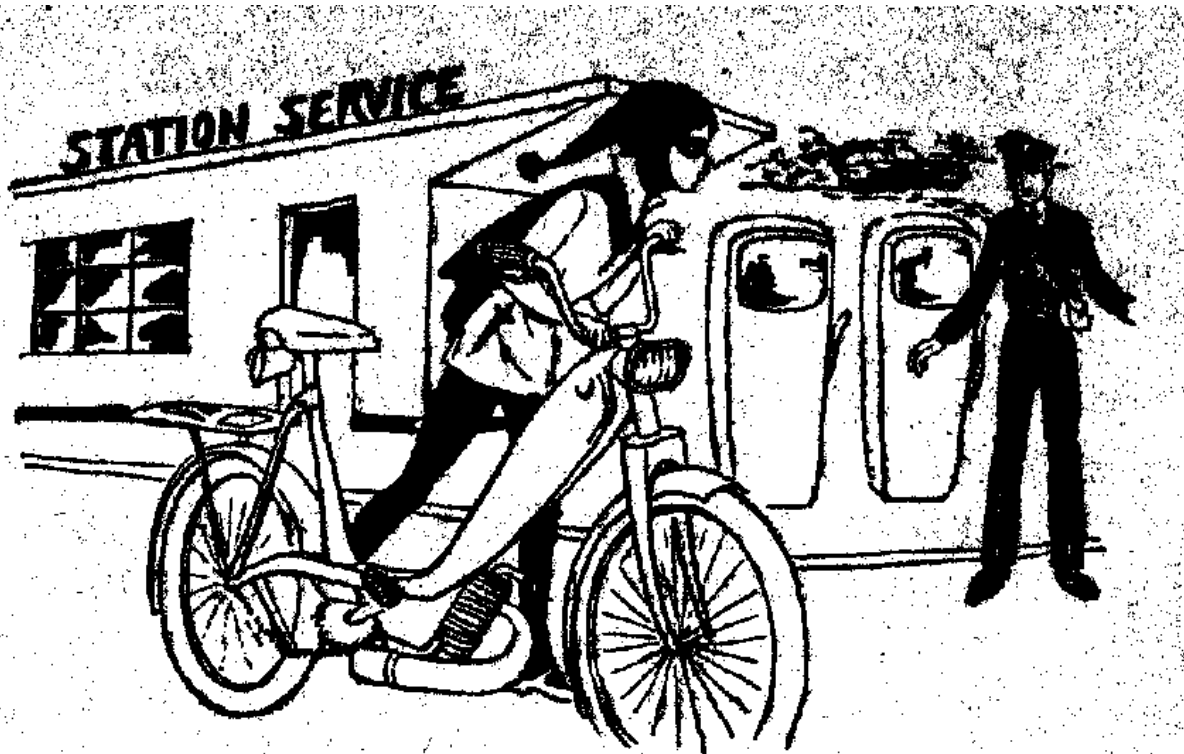


HACHETTE

à Jean RICHARD

TABLE

I. — IL COURT, LE FURET	5
II. — LE CARNAVAL DE FRAM- BOISY	11
III. — BULLDOZER ET LE PRINCE D'ALPAGA	33
IV. — MISS FANTOMETTE	51
V. — TRAVAIL NOCTURNE	71
VI. — L'EXTRAORDINAIRE ÉVA- SION	77
VII. — FICELLE CAPTURE LE FURET	103
VIII. — PRISONNIÈRE !	117
IX. — LE COMBAT FINAL	153
ÉPILOGUE	179



CHAPITRE PREMIER

Hold-up

FANTÔMETTE ralentit à l'entrée du village et engagea son cyclomoteur sur la piste en ciment de la station-service. Elle s'arrêta devant le distributeur de carburant pour motos. Une casquette bleue s'approcha, sous laquelle se trouvait un jeune homme préposé au remplissage des réservoirs.

10 FANTÔMETTE A LA MER DE SABLE

« Trois litres, dit Fantômette, mais versez doucement, je ne sais pas s'ils vont loger.

— Je vois, il en reste encore un peu au fond. Je crois que ça tiendra, en tassant bien... »

Il manœuvra la petite pompe, pendant que Fantômette levait le nez pour regarder les étoiles qui apparaissaient une à une sur un ciel de plus en plus noir. Un vent frais s'était levé, qui obligea la jeune aventurière à serrer plus étroitement sur son corps sa cape de soie. Elle portait le costume de ses expéditions nocturnes; un justaucorps jaune, un bonnet noir à pompon, et cachait son visage sous un masque.

En découvrant cette silhouette étrange, le pompiste avait levé un sourcil, surpris, mais il n'avait pas posé de question. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de détailler du regard l'habillement de la justicière, et à la fin il se risqua à demander :

« Vous vous rendez à un bal costumé?
— Peut-être.

— N'est-ce pas le déguisement de Fantasette... Fantômine... heu...

— Fantômette.

— Ah! oui, c'est ça. J'ai une jeune cousine qui lit les histoires de Fantômette. Il paraît qu'elle se bat contre les gangsters... Mais moi je n'y crois pas. C'est sûrement des blagues... »

Fantômette sourit et demanda :

« A propos de gangsters, vous ne craignez pas d'être dévalisé? Plusieurs pompistes de la région ont été attaqués, ces derniers temps. »

Le jeune homme se mit à rire.

« Je sais qu'il y a des pompistes qui se font enlever leur caisse, mais ici je ne crains rien. J'ai pris mes précautions. »

Et il cligna de l'œil vers Fantômette qui n'insista pas pour demander quelles étaient les précautions en question. Elle paya l'essence, enfourcha le cyclomoteur et s'aperçut alors que sa roue avant était presque à plat. Elle décrocha sa pompe et commença à regonfler le pneu. A cet instant, une longue voiture noire s'engagea sur la piste, phares allumés, et stoppa

brusquement. C'était un break surmonté d'une galerie, dans lequel se trouvaient trois hommes. Le pompiste se précipita en soulevant sa casquette.

« Bonsoir, monsieur. Que vous faut-il ? »

— Tout.

— Pardon ? Vous dites ?

— Je dis *tout*. »

Le pompiste regarda avec des yeux ronds l'homme au visage maigre qui descendait de voiture en lui mettant sous le nez un pistolet au canon démesuré. La portière arrière s'ouvrit et un deuxième individu apparut, grand, mince et élégant. Le troisième bandit, d'apparence lourdaude, restait au volant. Il mâchonnait un bout de mégot en fermant à demi les yeux.

Le jeune pompiste semblait avoir repris rapidement son sang-froid et ne manifestait aucune gêne devant ces bandits qu'on devinait prêts à tout. Très à l'aise, il demanda d'une voix qui ne tremblait pas :

« Vous désirez tout ? »

— Oui, dit l'homme maigre. D'abord le



contenu de cette sacoche. Allez, vite! »

Le pompiste ouvrit la sacoche dont il présenta l'intérieur au bandit.

« Je suis navré, mais elle est vide. Vous n'y trouverez que les trois ou quatre pièces qu'une jeune personne vient de me donner. J'ai déjà mis la recette dans la caisse.

— Très bien. Allons voir cette caisse. »

Le jeune homme entra dans le bureau de la station, serré de près par les deux bandits qui ne le quittaient pas du regard, et par conséquent ne pouvaient pas voir

Fantômette, immobile dans son coin. L'homme au visage mince demanda :

« Alors cette caisse ? »

— Voyez vous-même... »

Le bandit se pencha vers le tiroir du bureau et l'ouvrit d'un coup sec.

« Il est vide ! Où est donc la recette ? »

— Vous voyez cette fente, dans le bureau ?

— Qu'est-ce que c'est ? Une boîte aux lettres ?

— Non. C'est l'ouverture supérieure d'un coffre blindé. Dès que j'encaisse un gros billet, je le glisse dans la fente. C'est par là aussi que je verse le restant de la recette. Je regrette, messieurs, mais vous n'aurez qu'à attaquer une autre station-service. »

Il termina sa phrase en appuyant avec le pied sur un bouton qui se trouvait au ras du sol. Un beuglement de sirène s'éleva dans la nuit, strident, terrifiant, persistant ! Affolés, les bandits faillirent lâcher leurs armes. Ils s'empressèrent de tourner les talons, sortirent en courant du bureau et s'engouffrèrent dans le break

qui démarra à pleins gaz. Le gros homme qui était au volant demanda à l'homme maigre :

« Alors, patron? Ça a marché?

— Mais non, idiot! Tu n'as pas entendu la sirène? Ce petit malin avait déjà enfermé sa recette dans une boîte. Nous sommes refaits. Ah! il y a des gens qui ont du toupet, tout de même! Mettre son argent sous clé, a-t-on idée de ça! Comment veut-on que les honnêtes voleurs puissent travailler dans ces conditions? C'est écoeurant! »

A la seconde où les bandits repartaient, Fantômette avait bondi vers la voiture. Avec l'agilité d'un chat, elle escalada le toit et s'étendit tout de son long en se cramponnant à l'armature de la galerie.

Lancée à toute allure, la voiture s'enfonça dans la nuit, transportant à l'insu des malfaiteurs la plus dangereuse des passagères.



CHAPITRE II

Le « Météore »

LA VOITURE traversa une sombre banlieue où des ateliers, des entrepôts voisinaient avec de modestes villas. Elle longea une voie ferrée sur laquelle roulait, à petite allure, un train de marchandises. Elle passa sous un pont métallique qui supportait le chemin de fer, puis

18 PANTONETTE A LA MER DE SABLE

franchit un autre pont qui enjambait l'eau noire d'un canal. Une petite pluie fine s'était mise à tomber et il fallut faire fonctionner l'essuie-glace.

« Sale temps! grogna le chef.

— Oui, dit l'homme élégant, il va y avoir de la boue partout et je vais salir mes belles chaussures italiennes. Sans parler du bas de mon pantalon anglais! Une pluie comme celle-ci ne devrait pas être permise! Je me demande ce que fait la météo pour que nous ayons une saison pareille... Encore heureux que nous soyons en voiture... Mais qu'elle est mal suspendue! Je suis secoué comme un dé dans un cornet! »

Le chef ricana.

« Ne te plains pas! Pour le prix que nous l'avons payée...

— Oui, c'est vrai, chef. Elle ne nous a pas coûté très cher. »

Ce break, ils l'avaient volé le matin même, avec l'intention de s'en servir pour attaquer une station-service. L'idée était du Furet, l'homme au visage maigre. Il pensait que ce genre d'opération serait

d'un bon rapport, sans trop de risques. Le projet avait été approuvé par l'homme élégant qui se faisait appeler prince d'Alpaga. Le troisième bandit, nommé Bulldozer, avait apporté son consentement sous la forme d'un vague grognement. C'est à peu près tout ce qu'on pouvait tirer de lui.

Les trois hommes, rendus tristement célèbres par leurs exploits aussi néfastes que multiples, avaient été récemment capturés par Fantômette au sommet de la Dent du Diable. Mais le Furet avait le génie de l'évasion, et le trio passait à travers les murs des prisons comme l'eau dans un papier journal. Ces évasions continuelles agaçaient Fantômette, qui devait inlassablement se remettre en chasse pour récupérer la bande.

Pour une fois, le hasard l'avait bien servie en lui permettant de retrouver ses ennemis habituels sans même les avoir cherchés. Négligeant la pluie glaciale qui la transperçait, elle riait intérieurement. Le Furet était là, à portée de la main. Si le break avait eu un toit ouvrant, elle

aurait pu s'amuser à le tirer par les cheveux...

Le véhicule parcourut des ruelles tortueuses, s'engagea dans une impasse bordée par les murs d'un entrepôt de vins et charbon, puis s'arrêta devant une bicoque d'assez piètre apparence, couverte de tôle ondulée, dont les carreaux cassés étaient remplacés par des morceaux de carton.

« Eh bien, pensa Fantômette, les affaires du Furet ne m'ont pas l'air très prospères, en ce moment. Ce n'est pas le palais de Versailles! »

A peine la voiture s'était-elle arrêtée, que la jeune aventurière se laissa glisser sur l'arrière et courut se cacher près de la masse cubique d'un transformateur. Les trois hommes descendirent en courbant le dos sous les gouttes, ouvrirent la porte dépourvue de serrure qui donnait accès à un jardinet bien fourni de bouteilles vides et de mauvaises herbes, et entrèrent dans la maisonnette. Deux secondes plus tard, Fantômette traversa à son tour le jardinet et vint se plaquer

contre la fenêtre derrière laquelle une ampoule venait de s'allumer. Une fente entre deux bouts de carton lui permit de voir et d'entendre ce qui se passait à l'intérieur.

Il y avait là une pièce à peu près vide, dont le papier mural s'en allait en lambeaux. Une table boiteuse, deux tabourets, une chaise qui avait dû être neuve au début du siècle dernier. Le seul luxe de l'ameublement était un téléviseur portable, posé sur une caisse retournée. Le Furet s'était procuré l'appareil à peu de frais, puisqu'il l'avait trouvé dans le break.

Bulldozer s'assit lourdement sur un tabouret, avec un soupir qui souleva la poussière accumulée sur la table. Le prince d'Alpaga, les yeux baissés, contemplait avec tristesse ses chaussures dont le cuir crevassé donnait des signes évidents de fatigue. Le Furet, soucieux, se mit à tourner en rond dans la pièce comme un fauve en cage. Fantômette pensa :

« Décidément, leurs affaires ne vont pas fort. J'ai l'impression qu'ils ont le porte-monnaie à plat. »

21 PANTOMETTE A LA MER DE SABLE

Supposition confirmée par une parole de Bulldozer :

« Patron, j'ai faim! »

Ce à quoi le Furet répondit sèchement :

« Fais comme moi : resserre ta ceinture d'un cran. Nous n'avons pas les moyens d'aller au restaurant.

— Mais... un simple sandwich.

— Même pas de quoi acheter un croûton de pain sec.

— Alors, je vais regarder la télé. Ça me fera peut-être oublier mon estomac.

— C'est ça. »

Le Furet continua à marcher de long en large tout en grommelant entre ses dents :

« Ça ne peut pas continuer comme ça. Nous ne pouvons pas rester sans le sou... Il faut que nous trouvions quelque chose...

— Une autre station-service? suggéra Alpaga.

— Non, merci bien! Je veux une affaire plus sérieuse. Un gros coup, bien préparé. J'en ai assez, du bricolage et de l'improvi-

sation. Ce que je veux, c'est du sérieux. »

Le gros Bulldozer grommela :

« En attendant, faut manger...

— Regarde la télé et tais-toi! »

Le gros homme tourna son regard vers l'écran où apparaissait le visage d'un commentateur du journal télévisé qui annonça :

« Et maintenant, mesdames, messieurs, une grande nouvelle qui réjouira tous les amateurs de *bel canto*. La merveilleuse cantatrice Lucrezia Stromboli est arrivée ce matin même de Milan, pour donner à Paris un unique récital. Son jeune fils Renato l'accompagne. La cantatrice porte sur elle, comme toujours, le fameux *Mé-téore*. »

L'écran montra des passagers descendant d'un avion. La cantatrice apparut en haut de la passerelle, tenant d'une main un bouquet, de l'autre tirant son jeune fils qui ne voulait pas sortir de l'avion. Souriante, elle agita les fleurs pour saluer la foule des journalistes et des photographes qui l'accueillirent avec des applaudissements. Comme la plupart des

grandes chanteuses, c'était une femme d'un volume et d'un poids imposants. Une chevelure noire, des yeux étincelants, presque aussi brillants que l'énorme diamant suspendu à son cou : le *Météore*, une pierre presque sphérique dans laquelle étaient taillées 288 facettes. La diva ne portait jamais d'autres bijoux que ce diamant, qui valait une fortune. Le Furet émit un petit sifflement.

« Vous avez vu ça? Ce caillou est aussi gros qu'une cerise! Une jolie pièce...



— Oui, dit Alpaga, ça me ferait une belle épingle de cravate. »

Avec une majestueuse lenteur, la Stromboli descendit l'escalier. Les reporters dressèrent aussitôt devant son nez une forêt de micros et demandèrent avec précipitation :

« Que représente pour vous l'opéra italien? Comment êtes-vous venue au bel canto? Combien de temps resterez-vous en France? Combien de récitals avez-vous donnés cette année? Combien en donnerez-vous l'année prochaine? Combien vaut votre diamant? »

Sans quitter son gracieux sourire, la cantatrice répondit aimablement aux plates questions et révéla quelques-uns de ses projets.

« Je vais d'abord renouveler ma garde-robe. Une visite aux grands couturiers de la capitale... Puis ce sera mon récital à la salle Pléiade, pour la Grande Nuit des Artistes. J'ai retenu quelques airs de notre répertoire italien qui offre l'embarras du choix. Ensuite, je prendrai une journée de repos et je m'amuserai à jouer

les touristes... Mon petit Renato veut absolument voir la Mer de Sable... Je l'accompagnerai, le cher trésor... »

Le cher trésor avait empoigné le micro d'Europe n° 2 et il soufflait dessus en imitant le bruit d'une locomotive à vapeur, au grand émoi du reporter qui ne savait comment faire lâcher prise. Sa maman le gronda gentiment :

« Voyons, Renato! Allons, Toto, lâche ce micro... Tu ennues le monsieur! »

En guise de réponse, Toto tira la langue au reporter. C'est avec cette image que s'arrêta le reportage sur l'arrivée de la Stromboli. Le Furet éteignit l'écran, tira de sa poche un étui à cigares, en alluma un et lança vers le plafond un nuage de fumée bleue. Derrière la fenêtre, Fantômette observait attentivement les trois bandits. Malgré la pluie glaciale qui continuait de la transpercer, elle n'aurait pas donné sa place pour un royaume.

Le Furet avait repris son mouvement de va-et-vient, les mains derrière le dos, penchant son nez pointu vers le sol. Ses complices restèrent silencieux, sachant

par habitude qu'il était en train de combiner un gros coup. Au bout de quelques minutes, le Furet jeta son cigare à demi consumé, l'écrasa d'un coup de talon et déclara :

« Nous allons voler le *Météore*. »

C'était sec, net, sans réplique. Le chef venait d'énoncer une vérité incontestable, et les subordonnés ne purent qu'approuver d'un mouvement de tête. Toutefois, le prince d'Alpaga se permit de poser une question :

« Ce diamant, pourrions-nous le revendre facilement? »

Un sourire se dessina sur les lèvres minces du Furet.

« Evidemment. Sinon, qu'en ferions-nous? Mon ami Amsterdiam se fera un plaisir de nous l'acheter. Il le retaillera ensuite pour en modifier la forme, et personne ne pourra le reconnaître.

— Bon, mais d'ici là, comment vivrons-nous? Le *Météore* n'est pas encore dans notre poche.

— Ne t'en fais pas, Alpaga. Quand Amsterdiam saura que nous nous occu-

pons de cette pierre, il nous avancera de l'argent. »

Et pour bien marquer qu'il considérait l'affaire comme réglée, le Furet alluma un nouveau cigare. Fantômette fit « tss... tsss » entre ses dents.

« C'est Alpaga qui a raison, mon bonhomme. Le *Météore* n'est pas encore dans ta poche. Mais j'aimerais savoir comment tu comptes t'y prendre pour lui mettre la main dessus. »

Le Furet lui fournit involontairement la réponse.

« Alpaga, tes relations dans le monde de la couture vont nous servir. Toi qui es toujours chez les tailleurs et les chemisiers, tu vas te débrouiller pour savoir chez quels couturiers la Stromboli compte se rendre. C'est un travail qui te convient, je pense ?

— Tout à fait. Je me sens au milieu des tissus comme un poisson dans l'eau.

— Parfait. Lorsque tu auras repéré les maisons de couture qu'elle va visiter, tu nous feras un plan des lieux et nous verrons chez lequel il sera le plus facile de

travailler. Si tu peux approcher la cantatrice, il te suffira de lui arracher le caillou et de filer presto. Nous t'attendrons à la sortie. Tes grandes jambes te seront bien utiles pour courir vite. D'accord?

— D'accord, patron. Nous allons faire du travail... cousu main! »

Les trois bandits vidèrent le fond d'une bouteille de cognac que Bulldozer avait dénichée dans un coin, puis bâillèrent et allèrent se coucher dans une chambre voisine. Fantômette fit demi-tour.

« Eh bien, ma petite, tu t'es mouillée jusqu'à la moelle, mais tu n'as pas perdu ta soirée. Je sens que je vais, moi aussi, fortement m'intéresser à la haute couture. »





CHAPITRE III

Grammaire et beignets

« **A** H ! J'ESPÈRE qu'il va gonfler, celui-là ! La friture m'a l'air assez chaude... Je pourrais peut-être monter un peu le gaz... Oui, comme ça, ça ira... »

Debout devant le fourneau, dans une atmosphère épaisse et bleutée, la grosse Boulotte faisait frire des petits morceaux de pâte avec l'intention d'obtenir des bei-

gnets gonflés comme des oreillers. Mais la pâte ne devait pas être parfaitement au point car les beignets, au lieu de s'arrondir, s'obstinaient à prendre l'aspect ratatiné de vieux bouts de cuir. Boulotte se grattait le crâne, se frottait le menton, fronçait les sourcils, observant la friture avec perplexité, en se demandant quel tour de magie, quelle formule cabalistique parviendrait à faire dilater la pâte.

Dans la chambre voisine, la grande Ficelle — une fille aussi maigre que Boulotte était grosse — travaillait à son monumental *Dictionnaire de la langue farfelue*. Un travail formidable qu'elle avait entrepris la veille pendant le cours de géographie. Sur la couverture bleue d'un cahier à reliure spirale, elle avait écrit, sous le titre : « Œuvre remarquable destinée à renouveler le langage et la grammaire, par Mlle Ficelle, élève très forte en rédaction. » En tirant la langue, Ficelle écrivait, avec une pointe Nylon verte, les principes élémentaires du langage qu'elle venait d'inventer :

« Le pluriel du mot *herbe* est le mot

*Dans la chambre voisine,
la grande Ficelle travaillait.*



prairie. Le pluriel d'*arbre* est *forêt*. Le pluriel de *goutte d'eau* est *océan*. »

Elle fit claquer sa langue pour marquer sa satisfaction, changea son stylo vert contre un rouge et poursuivit :

« Le singulier de *livre* est *feuille*. Le singulier de *bouquet* est *fleur*. Le singulier de *perruque* est *cheveu*. »

Changeant une nouvelle fois la couleur de son encre — du bleu maintenant — elle prépara le texte d'un exercice :

Exercice : mettre au pluriel les mots singuliers et au singulier les mots pluriels de cette phrase : *Pendant le jour, le troupeau bêlait sur la plage*.

En dessous, elle indiqua le corrigé :

Pendant toute l'année, le mouton bêlait sur le grain de sable.

Comme tout cela était intéressant! Enchantée par la performance grammaticale qu'elle venait d'accomplir, Ficelle prit son cahier, se leva et courut dans la salle de séjour où son amie la brune Françoise écoutait la radio en feuilletant un catalogue de disques.

« Françoise! Ecoute ça! Je suis en train

de rédiger un prodigieux bouquin qui remplira Mlle Bigoudi d'admiration! »

Françoise leva les yeux vers son amie.
« Ah? Tu as l'intention de te faire admirer par notre institutrice?

— Je pense bien! Depuis le temps qu'elle met des E à tous mes devoirs, il faut qu'elle se rende compte que j'ai des possibilités secrètes et inexplicables! Tiens, écoute-moi ça... Tu vas voir si c'est passionnant... *Le pluriel du mot herbe est...* »

Mais Françoise lui fit brusquement signe de se taire et tourna en grand le bouton du transistor pour écouter la voix d'un journaliste qui annonçait : « La grande cantatrice Lucrezia Stromboli se rendra ce matin chez le couturier Christophe Pimpan pour se faire présenter la collection d'automne. Son impresario lui ayant recommandé de faire des économies, elle lui a promis d'être raisonnable et de n'acheter qu'une douzaine de robes. »

Françoise arrêta le poste en murmurant :

« Parfait! C'est tout ce que je voulais savoir. Alors, ma grande Ficelle, que voulais-tu me dire?

— Je voulais te dire que je viens d'inventer une nouvelle grammaire. Tiens, le singulier de *collection*, par exemple, c'est *robe*. Tu comprends? Le pluriel de *bouton*, c'est *rougeole*...

— Oui, je vois. Et le singulier d'*asile de fous*, c'est *Ficelle*. »

La grammairienne voulut protester, mais elle n'en eut pas le temps, Boulotte sortait de la cuisine en criant :

« Venez! Venez vite! Pas une seconde à perdre!

— Qu'est-ce qui t'arrive?, demanda Ficelle, tu as mis le feu à ton fourneau?

— Mais non, mais non! J'ai réussi! J'ai fait un beignet aussi gros qu'un coussin. Enfin presque... Venez vite voir! Il est superbe! On croirait qu'il va s'envoler comme un ballon! »

Les trois filles coururent vers la cuisine et Boulotte désigna fièrement l'assiette sur laquelle elle avait déposé le beignet en

question. Mais aussitôt elle poussa un cri de désespoir.

« Oh! Il s'est déjà dégonflé! Quel malheur! Il était si beau... On aurait dit l'édredon de ma grand-mère.

— Tu en feras un autre, dit Françoise pour consoler son amie.

— Je vais essayer, mais je ne sais pas si je le réussirai aussi bien. C'était un beignet à mettre dans un musée! »

Françoise revint dans la salle de séjour, réfléchit pendant un moment en entortillant une de ses boucles noires autour de son index, puis elle demanda à Ficelle qui contemplait le vol circulaire d'une mouche :

« Dis-moi, ma grande, te souviens-tu de ce coupon de tissu qui traînait dans ton débarras?

— Si je m'en souviens? Je pense bien! La semaine dernière, je m'en suis servie pour me déguiser en sorcière. Je me suis enroulée dedans, je suis montée à cheval sur un balai et je suis sortie dans la rue en poussant des cris diaboliques. J'ai épouvané tout le quartier. C'était merveilleux!



— Bon, et qu'est-il devenu, ce tissu?

— Quand j'ai eu fini de faire la sorcière, je l'ai enroulé de nouveau sur son tube de carton et je l'ai remis dans mon cagibi.

— Très bien. Pourrais-tu me le prêter?

— Pourquoi? Tu veux te déguiser en sorcière, toi aussi? Je te préviens tout de suite que tu n'auras aucun succès, maintenant. Les gens n'auront plus peur.

— Je ne veux pas affoler le quartier, Ficelle. Il me faut simplement ce tissu pour une heure ou deux.

— Et tu ne peux pas me dire pourquoi? »

Françoise posa un doigt sur ses lèvres.

« C'est un secret. Je te le révélerai demain matin.

— Ah? Tu ne veux pas me le dire tout de suite?

— Non, demain. »

Ficelle fit la moue, tortilla sa robe, mordit ses lèvres, regarda au plafond avec un soupir, puis se résigna.

« Bon, d'accord. Je vais te le donner. Mais il faudra revenir ici pour m'expliquer ce mystère dès le lever du soleil. »

Le débarras contenait un vieux chapeau de paille, une balance de boulanger sans ses poids, une pile de prospectus (l'année précédente, Ficelle en avait commencé une collection), un phonographe cassé, vieux d'un demi-siècle, des cartons à chaussures, un grand sac rempli de pelotes de laine, et divers jouets datant de l'époque où la grande Ficelle était encore petite. Il y avait là de vieilles poupées estropiées, des ours en peluche usés jusqu'à la trame, une trottinette mu-

nie d'une seule roue. Aucun coupon de tissu noir n'était visible.

Françoise demanda :

« Es-tu sûre de l'avoir mis là-dedans ? »

— Absolument ! J'y mettrais ma main à couper au feu !

— Eh bien, ma grande Ficelle, comme c'est un vêtement de sorcière, il a dû passer à travers les murs pour disparaître.

— Tu crois ? »

Ficelle commençait à se demander si effectivement le coupon n'avait pas pris la fuite grâce à la magie, quand il lui revint en tête qu'elle s'en était de nouveau servi.

« Ça y est ! Je me rappelle maintenant ce que j'en ai fait ! Je m'en suis servi pour faire de la photo, hier matin. Tu sais, comme les photographes d'autrefois qui se mettaient sous un voile noir.

— Mais avec les appareils modernes, ce n'est plus la peine de se cacher.

— Oui, je sais. Seulement ça fait plus artiste, avec un voile. »

Ficelle retrouva son rouleau sous le lit et le remit cérémonieusement à Françoise,

comme s'il s'agissait d'un précieux diplôme.

« Voici la chose. Et n'oublie pas : demain matin, tu me diras à quoi il t'aura servi.

— Entendu. A demain! »

Françoise sortit, pendant que dans sa cuisine Boulotte lançait des cris de triomphe :

« Ça y est! Ça y est! J'ai réussi! Venez voir mon beignet! Il est superbe! Gros comme une baleine! »





CHAPITRE IV

Haute couture

« **SOPHIE!** Où sont les épingles?

— Julia, tu m'as encore pris mes ciseaux!

— Et si on rajoutait un petit col de fourrure?

— Ah! il y a encore des faux plis! Il faut donner un coup de fer dans le dos...

42 FANTÔMETTE A LA MER DE SABLE

— Il est joli, ce satin bordeaux, mais le jaune est vraiment criard...

— Alors, ces ourlets, ils sont finis, oui ou non? »

Dans l'atelier du grand couturier Christophe Pimpan, l'activité est fiévreuse. On ajuste les étoffes, on drape des voiles. Sous l'œil de la première main, on accroche des bijoux sur les robes que les manequins vont *poser*, tandis que les petites mains courent de tous côtés pour aller chercher du fil, un collant, une boucle de ceinture ou dix centimètres de dentelles. Dans un salon aux tentures de soie bleue, le Maître met une dernière touche à la robe de soirée qu'il a baptisée *Frisson de Paris*.

« Oui, cette capeline de vison blanc conviendra parfaitement... Un peu basse, la ceinture... Florence, tu poseras ce modèle avec des escarpins ornés d'émeraudes... »

Christophe Pimpan est un homme rondet, souriant, aux manières affables, qui semble s'amuser à longueur de journée. En réalité, il est très inquiet. Il craint que

sa nouvelle collection ne soit pas prête à temps, il a peur que les critiques ne la trouvent ridicule, et il se demande s'il trouvera assez de clientes pour couvrir ses frais.

Une petite main arrive en courant, haletante.

« Maître, il y a quelqu'un qui voudrait vous voir. »

Christophe Pimpan se redresse brusquement :

« La Stromboli ? »

— Heu... non.

— Alors, je n'ai pas le temps.

— Mais... C'est le prince d'Alpaga.

— Un prince ? Oh ! mais il fallait le dire tout de suite. Fais-le entrer, vite ! Ou plutôt non, ne bouge pas. J'y vais moi-même. »

Le couturier sort en toute hâte du salon et va au-devant du prince d'Alpaga qui s'évente négligemment avec son chapeau et demande d'un ton hautain :

« Christophe Pimpan, je présume ? »

— Lui-même, prince, pour servir Votre Altesse ! »

La phrase est accompagnée d'un profond salut qui plie en deux le gros ventre du couturier. Le prince fait quelques pas dans l'atelier, jetant à droite et à gauche des regards dédaigneux. Il laisse tomber ces mots.

« Assez jolies choses, chez vous... Oui, assez... Je pense qu'il y a là quelques bricoles qui ne déplairont pas à la princesse.

— Prince, c'est trop d'honneur... Votre Altesse me flatte... »

Alpaga sort d'un étui en or une cigarette que Pimpan s'empresse d'allumer en demandant, d'une voix émue :

« La princesse d'Alpaga daignera donc nous rendre visite ? »

— Précisément. Elle se propose de choisir quelques modèles et comme je cède volontiers à ses caprices, je consens à lui remettre un chèque en blanc. Mais il lui arrive parfois d'être assez étourdie et d'acheter une robe rose, par exemple, alors qu'elle est blonde. Vous admettez que la couleur rose ne va pas avec des cheveux blonds ? »

Le couturier admet tout ce qu'on vou-

dra et s'incline bien bas pour montrer qu'il approuve pleinement les goûts du prince qui poursuit :

« Donc, il me plaît de jeter un bref coup d'œil sur ce que vous allez proposer à mon épouse.

— Prince, Votre Altesse est ici chez elle. Nous lui montrerons tout ce qu'elle désirera voir. J'ai justement imaginé pour la saison prochaine quelques nouveaux modèles d'une suprême élégance... »

Pendant que le couturier pilote le faux



prince à travers ses salons, une gamine portant sous le bras un rouleau de tissu noir, sonne à la porte de service de la maison. Le concierge penche sa tête, murmure : « Tiens! une nouvelle... », puis il appuie sur le bouton qui fait ouvrir la porte. Sans hésiter, la jeune personne entre et disparaît en direction des ateliers. Le concierge se replonge dans son journal qui commente la victoire de Reims sur Lille dans les quarts de finale de la Coupe du Monde de dominos.

Cinq minutes plus tard, devant l'entrée principale de la maison Pimpan où quelques journalistes attendent, une énorme voiture aux chromes étincelants s'arrête.

Le chauffeur descend, ôte sa casquette et ouvre la portière pour laisser sortir une dame aussi élégante que volumineuse, accompagnée d'un garçon qui fourre ses doigts dans son nez.

« Renato! As-tu fini, mon petit ange? C'est très mal, de mettre son doigt dans son nez! Tu entends, Toto?

— J'ai pas de mouchoir, m'man!

— Je vais t'en acheter un. Un mouchoir signé Christophe Pimpan. J'espère que tu ne t'en serviras pas pour essuyer le cambouis de ta bicyclette! »

Les photographes lancent leurs éclairs, un preneur de son met sous le nez de la cantatrice un micro et lui pose les questions habituelles :

« La mode, qu'est-ce que ça représente pour vous? La haute couture, qu'est-ce que ça représente pour vous? Combien de robes allez-vous acheter? »

La grande dame répond avec sa grâce coutumière, puis fait une entrée très remarquée dans les salons de Christophe Pimpan qui s'est porté au-devant d'elle, tout sourire. Le prince d'Alpaga, souriant aussi, se précipite vers la main droite de la cantatrice pour la couvrir de baisers, pendant que le couturier fait de même avec la main gauche.

Tout en s'inclinant, Alpaga ne peut détacher son regard du *Météore* qui brille à quelques centimètres de ses yeux. Voici donc le magnifique objet dont il doit s'emparer. Mais ce ne sera peut-être pas

tellement facile. Il y a maintenant beaucoup de monde dans ce salon et Alpaga a remarqué en particulier un homme aux épaules massives, vêtu d'un imperméable mastic, coiffé d'un feutre, qui s'est posté près de l'entrée. Apparemment, il s'agit d'un policier qui veille sur le diamant. Alpaga réfléchit.

« En supposant que je prenne la pierre et que je détale vers la porte, je devrai passer devant ce gorille... Et il me bouchera le chemin, bien sûr. Donc, il faut agir avec subtilité. »

Le bandit se retire un peu à l'écart pour étudier la situation plus commodément. La Stromboli a pris place dans un fauteuil afin d'assister à la présentation de la collection. Christophe Pimpan se tient debout, près d'elle, pour lui annoncer le nom de chacune des robes. Le jeune Renato fait le tour du salon, mains dans les poches. Il regarde les tapis, les tentures de velours, les lampadaires chromés, les cendriers sur pied, puis il dit à haute voix :

« C'est drôlement moche, ici! Y a pas

de jouets? Si y a pas de jouets, je m'en vais, moi! »

Pour se distraire, il sort de sa poche un bout de craie plastique rouge et commence à dessiner un bonhomme sur un miroir.

« *Mimosa fleuri!* » annonce Christophe Pimpan.

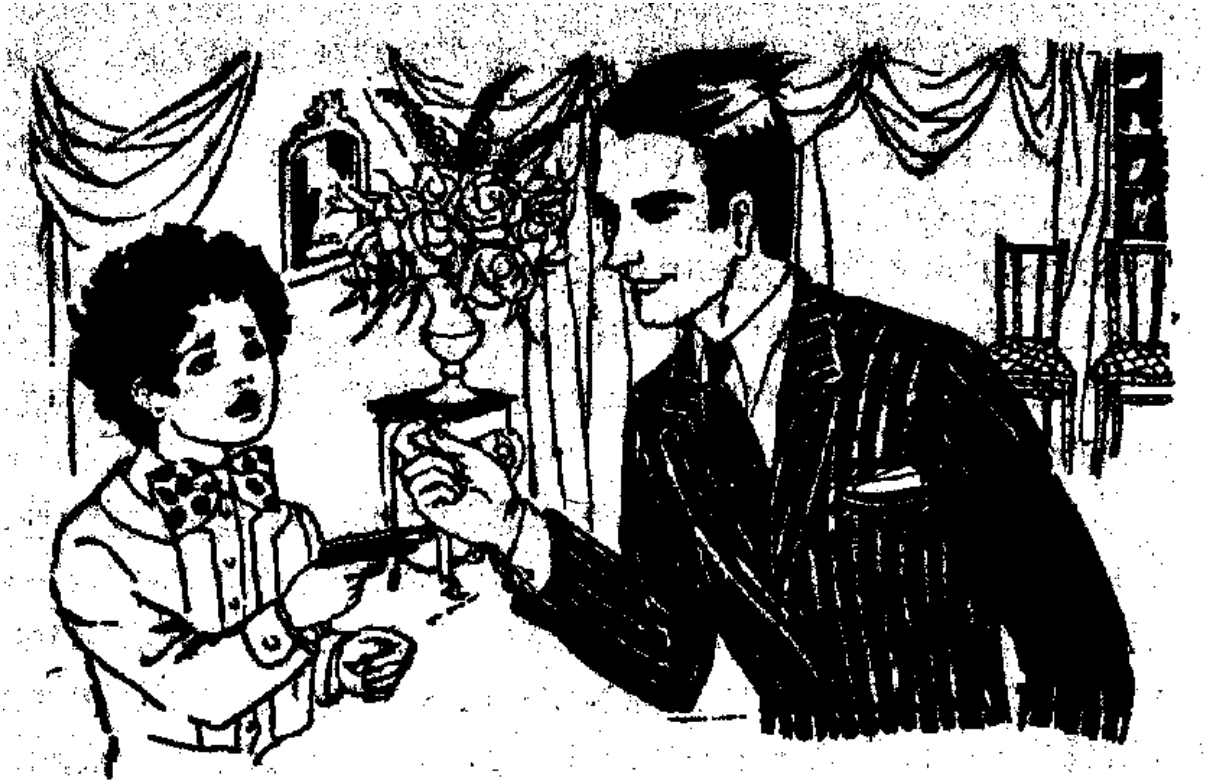
Un mannequin fait son entrée, portant une robe jaune. Quelques pas d'une démarche royale, une volte à droite, une à gauche, et la jeune femme repart pour céder la place à la robe suivante, *Souffle d'Azur*, entièrement bleue.

« Charmant, charmant, murmure la cantatrice en tripotant d'un geste machinal la sphère étincelante suspendue à son cou, je prends le mimosa et le souffle d'azur.

— Vous avez beaucoup de goût, madame. Ce souffle d'azur vous ira comme un gant!

— J'aimerais mieux qu'il m'aille comme une robe, monsieur Pimpan. Mais voyons un peu la suite...

— Certainement, chère madame. Voici



Soleil levant, un modèle tout en lamé or... »

Toto, qui s'ennuie de plus en plus, s'approche d'Alpaga et entame la conversation.

« Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je... heu... je regarde la collection, mon jeune ami.

— Et ça te barbe, hein ? Moi, qu'est-ce que je peux m'ennuyer, ici... Tiens, je vais te montrer mon revolver.

— Ah ? Tu as un revolver ?

— Oui. A eau. Mais je mets de l'encre dedans. Tiens, tu vas voir... attends... »

Renato sort de sa poche gauche un petit pistolet dont la crosse contient un piston, et de sa poche droite un flacon d'encre violette. Il explique :

« Attends un peu... je vais charger mon revolver. »

Il débouche le flacon, y plonge le canon de son arme et remplit le réservoir en actionnant le piston. Le prince d'Alpaga le regarde opérer avec un intérêt croissant. Une idée commence à germer dans le cerveau du bandit. Il se penche vers le gamin et lui demande à voix basse.

« Dis-moi, Toto, que vas-tu faire avec ton pistolet ? »

— C'est bien simple. Je vais envoyer une bonne giclée d'encre sur la robe blanche de la dame qui arrive. Ça va lui faire une chouette tache. On va rigoler ! »

Alpaga sourit.

« J'ai une idée bien plus amusante. Si tu veux me prêter ton pistolet, c'est moi qui vais arroser le gros monsieur qui est là-bas, près de la porte. »

— C'est vrai ? Oh ! alors, t'es un vrai copain, toi ! Tiens, je te le prête... »

Le terrible gamin tend son revolver au prince qui referme la main dessus, s'avance vers le fauteuil de la cantatrice et dit d'un ton gai :

« Un modèle de robe charmant d'une belle couleur blanche. Mais pas aussi blanc que le plafond. Avez-vous remarqué le plafond, signora? »

Alpaga pointe son index vers le haut. Un peu surpris, la cantatrice et le couturier lèvent les yeux en même temps. Alors, les choses vont très vite. Alpaga tend la main vers le *Météore* et l'arrache brutalement. Puis il se rue vers la sortie du salon. Tout de suite, le détective s'est rendu compte que l'on cherchait à voler le diamant. Il barre la porte, les bras en croix, et crie :

« On ne passe pas! »

Alpaga allonge le bras vers lui et appuie sur la détente du pistolet. L'arme crache un jet de liquide violet en plein sur la figure du détective qui fait « Ouf! » sous l'effet de la surprise. Le bandit en profite pour le bousculer et prendre la fuite, tandis que le couturier hurle « Au

voleur! », que la cantatrice gémit « Ciel! mon diamant! », et que les mannequins poussent des cris perçants pour exprimer leur émoi.

« Mince! fait Toto, il a piqué le diamant de maman! Ça alors! J'en tombe à la renverse... Un vrai voleur! Un authentique, comme dans les feuilletons de la télé! »

Coudes au corps, le prince d'Alpaga court vers la sortie dans un style olympique. Il ne lui reste plus qu'un vestibule à traverser et il sera dans la rue.

Alors, un voile noir s'abat sur sa tête, en même temps qu'il ressent une vive douleur sur le poignet, ce qui lui fait ouvrir la main. Il lâche le diamant qui roule sur la moquette.

Une jeune personne aux cheveux bouclés ramasse la pierre précieuse et sort tranquillement de l'immeuble, laissant le bandit empêtré dans le tissu qui l'aveugle.

Malgré la peur panique qui s'est emparée de lui, le voleur parvient à se débarrasser du voile et à trouver la sortie, les oreilles emplies des cris lancés par tout

le personnel de la maison de couture :

« Attrapez-le! Ne le laissez pas s'échapper! Il a pris le *Météore*! Au voleur! Au voleur! »

Alpaga jaillit hors de l'immeuble, bondit vers le break arrêté en deuxième file, s'engouffre à l'intérieur. Bulldozer écrase l'accélérateur et la voiture se lance dans le flot de la circulation. Sur la banquette arrière, le Furet tire sur son cigare et demande joyeusement :

« Alors, Alpaga? Ça a marché? Tu as le caillou? »

Alpaga hausse les épaules et grogne :

« Je n'ai rien du tout, patron. J'allais sortir avec le diamant, mais à ce moment-là quelqu'un m'a donné un coup de bâton sur la main et je l'ai lâché. »

Le Furet fronce les sourcils en rugissant :

« Quoi? Qu'est-ce que tu me chantes? Tu l'as laissé tomber? »

— Ben... oui.

— Et tu ne l'as pas ramassé?

— Comment vouliez-vous que je fasse? On m'avait jeté un voile noir sur la tête.

Quand j'ai réussi à m'en débarrasser, il n'y avait plus de diamant. »

Le Furet lance un juron et s'enfonce dans la banquette. Il grommelle :

« Alpaga, tu es un maladroit, un bon à rien et un inutile. Je crois bien que je vais me passer de tes services...

— Mais, patron...

— Silence! Tu n'as pas la parole. »

Pendant tout le trajet du retour le Furet reste muet, perdu dans ses pensées. Son plan, pourtant simple, a échoué. Par la faute d'une intervention imprévue. Qui donc a eu l'audace de se mettre sur son chemin? Qui a frappé le prince? Qui est en fin de compte le bénéficiaire du vol?

Tristes, mornes, les trois bandits reviennent dans leur bicoque et se laissent choir sur leurs chaises boiteuses. Pour se remonter le moral, le Furet boit quelques gorgées de cognac; Alpaga se contemple dans une glace d'un air sombre : ce n'est pas encore cette fois-ci qu'il pourra s'offrir un costume neuf; Bulldozer pousse de temps en temps des grognements, en

mâchonnant un bout de cigarette éteint. Le Furet s'est mis à marcher de long en large, comme il le fait chaque fois qu'il est préoccupé. Au bout d'un moment il s'arrête, frappe du poing sur la table et s'écrie :

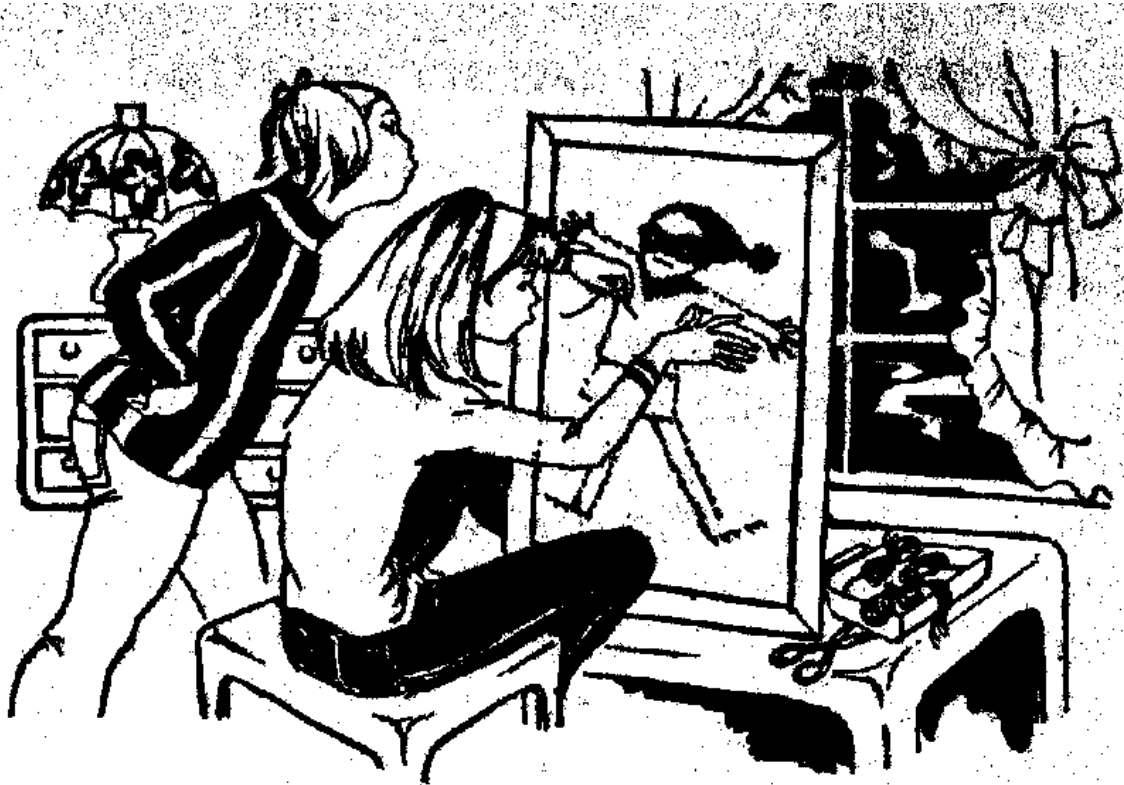
« Je ne m'avoue pas vaincu! Je continuerai! Nous finirons par mettre la main sur ce diamant. Et si nous n'y arrivons pas, je mangerai mon chapeau, vous entendez? J'en fais le serment! »

Il se remet à marcher et gronde sourdement :

« Mais, en attendant, je voudrais bien savoir qui a escamoté le *Météore*... »

La réponse, il va l'avoir le lendemain.





CHAPITRE V

Boulotte et les haricots

« **O**H! QUE ÇA VA ÊTRE BEAU! Ça va faire une tapisserie d'une valeur inestimable! Quelle superartiste je suis! C'est une œuvre fantas! N'est-ce pas, Boulotte?

— Oui, c'est aussi beau qu'un poulet à la crème. »

Assise sur un tabouret de plastique

orange, près de la fenêtre de sa chambre, Ficelle est en train d'enfiler des petits bouts de laine multicolores dans une toile tendue sur un cadre rectangulaire. Auparavant, elle avait dessiné sur la toile, au moyen d'un crayon marqueur, un portrait de Fantômette. Boulotte vient admirer l'œuvre, tout en mordant dans un chausson aux pommes. Ficelle allonge les bras pour éloigner le cadre, ferme à demi les yeux et commente :

« Ce portrait sera d'une ressemblance frappante qui plongera les visiteurs dans un bain de stupéfaction! On viendra de très loin contempler cette merveille, et je ferai une fortune épaisse en un rien de temps! »

Un coup de sonnette à la porte : Ding-dong!

« Voilà déjà ton premier visiteur », dit Boulotte en allant ouvrir.

C'est Françoise. Elle porte un chemisier jaune, un pantalon noir et un foulard rouge. Ficelle se précipite vers elle en criant d'une voix suraiguë :

« Admiire! Admiire! Quel boulever-

sant chef-d'œuvre! C'est tellement merveilleux que tu devrais te mettre à genoux et le regarder en baissant les yeux!»

Françoise ne paraît pas autrement émue par la vision du chef-d'œuvre ficellien. Elle dit simplement : « Très joli! », et elle met en marche le téléviseur. Mais Ficelle n'en demandait pas plus. Satisfaite de ce jugement sommaire, elle entreprend d'accrocher des petits bouts de laine rouge qui vont figurer la cape de l'aventurière. Boulotte sort de la cuisine d'un pas pressé, un panier sous le bras. Elle lance :

« Je vais chercher du beurre, il n'y en a plus. C'est pour mettre dans mes haricots à la tartare. »

Sur le petit écran, un journaliste annonce :

« Un vol extrêmement curieux s'est produit ce matin même chez le grand couturier Christophe Pimpan, où la Stromboli s'était rendue pour choisir quelques robes. Alors qu'on lui présentait la collection, un individu se prétendant prince d'Alpaga lui a arraché le

fameux *Météore* et s'est enfui avec. »

Ficelle lève le nez de son ouvrage et s'exclame :

« Oh! Alpaga a volé le *Météore*! Il y a du Furet là-dessous... Je parierais qu'il s'est encore évadé! »

Le journaliste poursuit :

« Malgré l'intervention courageuse de M. Lapatouille, un détective privé engagé par la cantatrice, le voleur a pu franchir la porte de la maison de couture. Des témoins l'ont vu s'enfuir dans une voiture rouge selon certains, ou une camionnette verte selon d'autres. Le commissaire Plumeau, chargé de l'enquête, a trouvé près de la sortie une pièce de tissu noir dont on n'a pu expliquer la provenance. Il semble que le voleur s'en soit débarrassé en s'enfuyant, mais dans quel dessein? Mystère... »

Ficelle fait claquer ses doigts.

« Tiens! A propos de tissu noir, qu'as-tu fait avec le mien, Françoise? Tu m'as dit hier que tu m'expliquerais? »

Françoise se mord les lèvres. Elle répond :

« Je crois bien que je l'ai perdu... Mille excuses! »

Ficelle bondit sur ses pieds. Elle crie :

« Quoi? Tu as perdu mon précieux manteau de sorcière? Mon indispensable voile de photographe? Mais c'est monstrueux! C'est affreux! Il faudra que tu m'en trouves un autre.

— Bien, bien.

— Un qui soit encore plus beau, en soie verte.

— Bon, bon. Je tâcherai de te trouver ça.

— Tu feras bien, Françoise, sinon je te jetterai un sort en mettant mes doigts en fourche, comme ça... »

Et la sorcière fait une démonstration de ses pouvoirs magiques en tirant la langue pour rendre plus efficaces ses malédictions. Pendant que Ficelle jette des sorts, le journaliste de la télévision lit un papier :

« Voici une dépêche que l'on m'apporte à l'instant même. En regagnant sa chambre de l'hôtel Ecomplet où elle est descendue, la cantatrice Lucrezia Strom-



Stromboli a découvert son diamant posé sur sa coiffeuse. Il était accompagné d'une carte de visite portant le nom de Fantômette. »

Ficelle sursaute.

« Je m'en doutais! J'étais sûre que Fantômette s'occuperait de cette affaire! Ah! quelle fille intelligente! Autant que moi... Et pourtant, il est difficile d'avoir un cerveau aussi dégourdi que le mien! »

Le journaliste rappelle que la *diva* doit donner le soir même un unique récital à la salle Pléiade et conclut :

« Il est heureux que la Stromboli ait

retrouvé son diamant, sinon elle eût certainement refusé de chanter. Nous aurons donc le privilège de l'entendre et de la voir ce soir même, le spectacle de la Grande Nuit des Artistes devant être retransmis en direct sur vos écrans. Rappelons qu'au même programme, nous trouverons le fantaisiste Paltoquet, le groupe des Tomato Ketchup et les Petits Rats de l'Opéra. »

Ficelle se gratte le bout du nez, prend l'air d'une personne qui réfléchit et déclare d'un ton important :

« La bande du Furet a tenté de voler le *Météore*, mais cette tentative a échoué grâce à l'intervention de l'intrépide Fantômette.

— Et alors? demande Françoise.

— Alors, j'estime que le Furet va recommencer. »

Françoise a éteint le téléviseur. Elle regarde pensivement la tapisserie de son amie et dit :

« Tu as peut-être raison, Ficelle.

— Si j'ai raison? Mais ça crève les oreilles, que j'ai raison! Tout ça est évi-

dent, comme deux et quatre font sept! Et veux-tu que je te dise à quel moment le Furet va essayer de re-voler le diamant?

— Dis, ma grande.

— Ce soir même, pendant le récital. »
Françoise sourit.

« Voilà que tu deviens prophétesse, maintenant? Tu devrais te faire tireuse de cartes.

— C'est vrai que je suis très sorcière. Surtout depuis que j'ai épouvanté le quartier. J'ai un sens très spécial pour deviner les événements importants. Tiens, par exemple... Je peux dès maintenant t'annoncer que les haricots de Boulotte seront trop cuits.

— Ce n'est pas bien malin, avec cette odeur de brûlé qui sort de la cuisine! »

La porte s'ouvre et Boulotte entre en courant, essoufflée.

« Mes haricots! »

Elle s'engouffre dans la cuisine, pousse des cris lamentables.

« Mes haricots! Tous brûlés! Oh! vous n'avez donc pas senti l'odeur? Vous au-

« *Mes haricots!* »



riez pu baisser le gaz, quand même! »

Ficelle proteste.

« Tu ne nous as rien dit avant de partir. Après tout, les haricots à la tartare, ils se mangent peut-être charbonneux... D'ailleurs avec tes recettes extravagantes, on ne sait jamais ce qu'on va trouver dans les assiettes! Et puis je n'ai pas le temps de m'occuper de tes haricots. Il faut que je mette au point un plan d'urgence pour empêcher le Furet de voler le *Météore*. »

Boulotte a disparu dans la cuisine pour tenter de sauver ce qui reste de ses haricots. Françoise feuillette un magazine de cinéma. Ficelle déclare à voix bien haute :

« Je m'en vais réfléchir fortement pendant cinq minutes pour mettre au point mon plan génial. »

Elle s'assied à la table qui lui sert à faire ses devoirs ou à copier les verbes que l'institutrice lui inflige en moyenne trois fois par semaine. Puis elle pose ses coudes sur la table, appuie son menton au creux de ses mains et ferme à demi les yeux. Elle est en position de réflexion

intense. Au bout de cinq minutes, elle se met brusquement debout et s'écrie :

« Ça y est ! Le temps est écoulé ou écroulé ! »

— Écoulé, dit Françoise. Alors, ma chère, qu'as-tu trouvé ? Quel est ton plan génial ?

— Je n'ai rien trouvé du tout. Je m'accorde cinq minutes supplémentaires. »

Elle reprend son attitude de méditation, plisse son front. Françoise lui lance :

« Je vois la vapeur monter de ton crâne. »

— Sûrement. J'ai la cervelle qui bout à cent quatre-vingts à l'heure ! »

Il y a en effet un nuage vapoureux au-dessus de la tête de Ficelle, mais il s'agit simplement d'un restant de fumée produit par la casserole de Boulotte. Au bout des cinq minutes supplémentaires, Ficelle soupire :

« Je ne trouve rien. Il faudrait que nous allions dans la salle Pléiade pour surveiller le Furet, mais nous laisserait-on entrer sans billets ? »

— Sûrement pas. D'ailleurs c'est une

soirée uniquement sur invitation. Il faut présenter une carte à l'entrée.

— Et où se les procure-t-on, ces cartes?

— Oh! Elles sont sûrement toutes distribuées depuis longtemps. »

Ficelle devient de plus en plus sombre.

« Alors, s'il n'y a pas moyen d'entrer dans la salle, comment pourrions-nous surveiller le *Météore*? »

Françoise entortille une de ses boucles brunes sur son index et murmure :

« Si, il y a peut-être un moyen pour se glisser dans les coulisses...

— Ah! Dis vite!

— Attends... D'abord, as-tu encore ton costume de danse?

— Mon tutu et mes ballerines? Je pense bien! Pourquoi?

— Et Boulotte?

— Oui, je sais qu'elle l'a. Mais ça m'étonnerait qu'elle puisse encore rentrer dedans. Avec tous les kilos qu'elle a pris ces derniers temps... »

Dans sa cuisine, la grosse fille a entendu les dernières paroles de Ficelle. Elle sort brusquement et apostrophe son amie.

« Dis-donc, qu'est-ce que tu chantes? Je n'ai pris aucun kilo depuis au moins un an. A peine quelques centaines de grammes. D'ailleurs, j'ai plutôt maigri d'allure.

— Maigri d'allure? Hier matin tu m'as encore répété que tu n'entraies plus dans ton gilet rouge.

— C'est parce qu'il a rétréci. »

Et la gourmande retourne dans son antre pour engloutir ses haricots noircis qui ont, lui semble-t-il, un délicieux arôme de fumée. Ficelle se penche vers Françoise, donne à son visage l'expression d'un conspirateur qui s'apprête à faire sauter l'Assemblée nationale et demande à voix basse :

« Aurais-tu un plan? »

Françoise prend une allure de comploteur qui se prépare à dynamiter le Palais Bourbon et répond de même :

« Oui, j'ai un plan génial. »

..

« Fantômette! gronde le Furet. Encore et toujours cette maudite Fantômette!

Nous n'en serons donc jamais débarrassés! »

Les trois bandits viennent de voir le journal télévisé. C'est ainsi qu'ils ont appris par qui le *Météore* a été rendu à la cantatrice. Le Furet serre les poings, grince des dents, tape du pied comme un gamin capricieux à qui on refuse une sucette verte (à l'anis). Il grommelle :

« Puisque Alpaga s'est montré incapable de prendre le caillou, je m'en charge, moi! La Stromboli chantera ce soir à la salle Pléiade, il faut profiter de l'occasion.

— Il y aura beaucoup de monde dans cette salle, dit Alpaga en secouant la tête.

— Justement, c'est tout à fait ce que je veux. Plus la foule sera dense, plus il nous sera facile de nous y perdre.

— Et nous n'avons pas d'invitations...

— Aucune importance. Mon ami l'imprimeur Gutambour me procurera des fausses cartes de presse. Nous nous déguiserons en journalistes.

— Mais pour prendre le diamant?

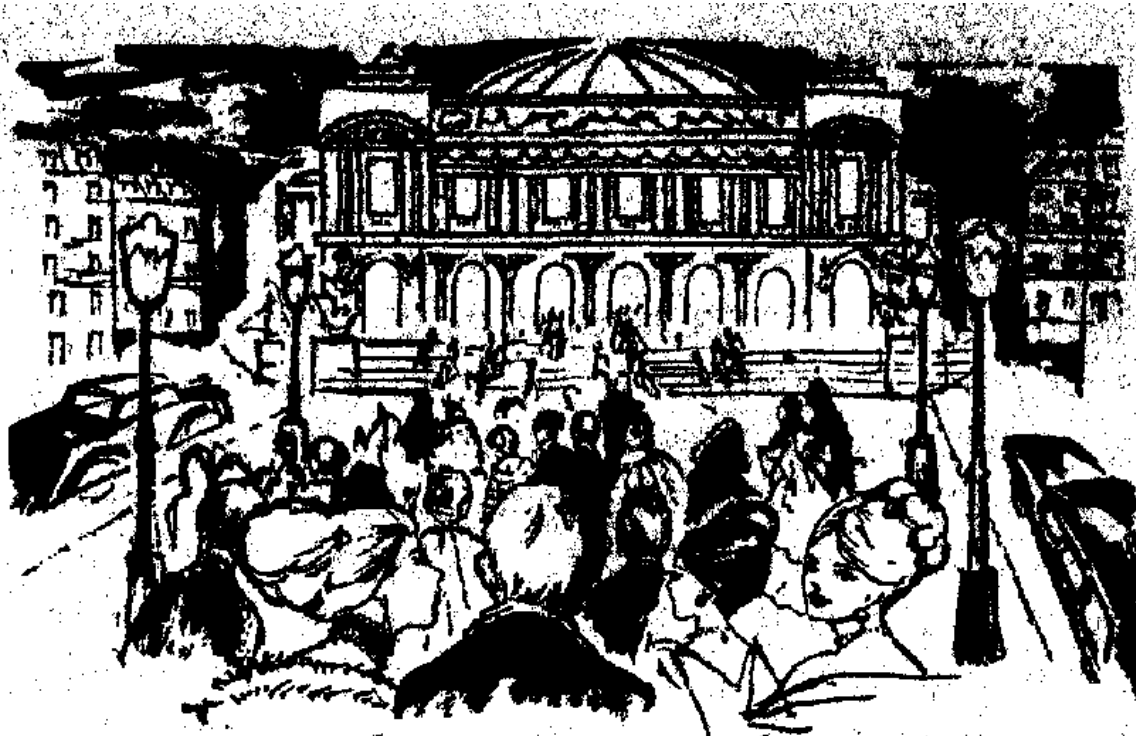
— Il suffira de créer une diversion. Attirer l'attention vers un point de la salle, pendant que tu arracheras le *Mé-téore*.

— Encore moi ?

— Oui. Mais cette fois-ci, je m'arrangerai pour que Fantômette ne te le reprenne pas. »

Le Furet allume un cigare, lance une bouffée vers le plafond. Alpaga vérifie dans un miroir brisé le nœud de sa cravate. Le gros Bulldozer, qui a déniché un vieux fond de whisky, fait claquer sa langue. Le Furet médite un long moment, les yeux mi-clos, tirant sur son cigare. Puis il murmure :

« Oui, je crois que ça se précise... Je vois déjà comment les choses vont se passer... Je sens que je tiens mon plan... Un plan génial! »



CHAPITRE VI

Une soirée de gala

D'UNE LONGUE FILE de taxis serrés pare-choc contre pare-choc, les invités descendent devant l'entrée de la salle Pléiade. Une foule élégante envahit le trottoir, déborde sur la chaussée. On entrevoit des manteaux de fourrure, des habits de soirée, un scintillement de bijoux. Dans le hall, un grand brouhaha s'élève de

l'affluence qui se bouscule, s'interpelle et se presse allégrement. Chacun a l'impression de participer à un événement historique. On remarque la présence de quelques banquiers, d'un académicien, du général Gardayou. Christophe Pimpan est là aussi, en grande conversation avec le ministre de la Marine luxembourgeoise.

De temps en temps, un éclair bleuâtre jaillit du réflecteur qu'un photographe braque vers telle ou telle personnalité. Un photographe barbu et moustachu, dont le nez mince disparaît en partie sous des lunettes noires. Derrière lui se tient un autre reporter, de haute taille, impeccablement habillé, qui a passé sur son épaule une courroie soutenant un magnétophone. Lui aussi est barbu et moustachu. Il porte également des lunettes foncées.

Mais le spectacle va bientôt commencer, et les invités quittent lentement le hall pour prendre place dans la salle où des haut-parleurs diffusent de la musique stéréophonique. Dans les coulisses, l'agitation est vive. Le corps de ballet des

Petits Rats de l'Opéra est là au complet et ces demoiselles, sans vouloir l'avouer, ont toutes le trac. Elles ont, bien sûr, longuement répété les pas de danse qu'elles vont exécuter et les notes du ballet de *Sylvia*, cent fois entendues, leur sont aussi familières que leur langue maternelle. Mais il y a toujours la crainte de l'événement imprévu... Le lacet qui se détache traîtreusement ou la petite erreur qui fait passer de la deuxième position de bras à la cinquième, alors qu'il aurait fallu prendre la quatrième... Ou la demi-seconde de retard qui compromet l'enchaînement, ou le chausson qui glisse (malheur!) et oblige la danseuse à faire une épouvantable acrobatie pour retrouver son équilibre...

Les Petits Rats se sont groupés près du côté jardin de la scène (c'est-à-dire à gauche pour les spectateurs). Or, un observateur situé du côté cour (c'est-à-dire à l'opposé, vers la droite) pourrait constater qu'il y a là un petit groupe de jeunes danseuses en tutu qui semblent faire bande à part. Trois filles se parlant à

voix basse, en train de jeter des coups d'œil furtifs autour d'elles. L'une, longue et mince comme un haricot vert, se penche vers une brunette à la mine éveillée et lui demande :

« As-tu pu le repérer? »

— Non, pas encore. Il y a tellement de monde dans cette salle! Et si en plus il s'est déguisé...

— Déguisé? Comme nous, alors? Eh bien, il serait gonflé! »

Elles glissent leur regard hors de la coulisse, en direction de la salle, s'efforcent de découvrir le nez pointu du Furet. Mais comment le trouver parmi toutes ces têtes? C'est impossible.

Elles circulent dans les coulisses, examinant d'un air soupçonneux le pompier de service, les danseurs et même l'habilleuse. Pourquoi pas, après tout? Le Furet a peut-être mis une robe. Mais cet examen ne leur permet pas de détecter les bandits, au grand dépit de Ficelle qui ne sait comment appliquer son plan génial, puisqu'il lui est impossible de tenir le Furet à l'œil. En attendant, pour se

donner une contenance, elle esquisse quelques pas en fredonnant *Le lac des Cygnes*. Boulotte grignote un bâton de nougat rose et Françoise fait friser ses mèches sur ses doigts.

Jusqu'à présent, tout s'est bien passé pour les trois amies qui ont pu pénétrer dans l'immeuble par l'entrée des artistes, presque en même temps que les Petits Rats. Ficelle était à demi morte de peur, mais Françoise l'a fortement pincée au bras pour lui changer les idées, et les trois clandestines se sont frayé un chemin jusqu'aux coulisses sans que personne songe à leur demander quoi que ce soit. Le problème est maintenant de savoir comment elles vont pouvoir empêcher le vol, en supposant que le Furet ait effectivement décidé de s'emparer du diamant ce soir même. Ficelle prend une décision :

« Moi, je trouve que le plus simple est de garder tout le temps les yeux braqués sur le *Météore* comme des pistolets. Dès que Mme Stromboli sortira de sa loge, je la regarderai avec une intensité for-

midable! Et si le Furet essaie de s'approcher d'elle, je crierai *Au voleur!* aussi fort que la télé des voisins quand ils la font marcher à fond. Voilà, c'est mon nouveau plan génial. Mais le mieux, évidemment, ce serait que Fantômette soit ici. Ah! si elle pouvait être cachée dans un coin, le *Météore* ne craindrait plus rien! »

La grande Ficelle médite un moment, puis murmure :

« Peut-être que Fantômette a pris la place d'un des Petits Rats... Ce serait bien une idée à elle, ça! »

Ficelle regarde attentivement les jeunes danseuses qui viennent d'entrer en scène, mais aucune d'elles ne lui paraît ressembler à la justicière. Elle soupire :

« Je crois que Fantômette n'est pas venue... J'aurais bien voulu la voir quand elle saisira le Furet par l'oreille droite! Tant pis... Enfin, heureusement que je suis là pour exercer une surveillance fortement stratégique! »

Le ballet se termine dans le fracas des applaudissements, tandis que les demoi-

selles en tutu font la révérence pour saluer le public. Le rideau se baisse et on annonce le numéro suivant : celui du grand fantaisiste Paltoquet. Gros et gras, vêtu d'un pardessus trop long et d'un chapeau informe, Paltoquet vient raconter à la salle comment il a fait fortune en vendant des souris mécaniques sur les Grands Boulevards. Ficelle observe le comique d'un œil inquisiteur, se penche vers Françoise et lui demande :



« Ce ne serait pas le Furet, par hasard ? »

— Non, ce n'est pas lui. Le Furet est maigre comme une épingle.

— Oui, mais il aurait pu se déguiser en gros. Et si tu veux mon avis... »

La grande Ficelle n'a pas le loisir de donner son avis, car un jeune garçon vient d'apparaître dans les coulisses. Il a des cheveux noirs embroussaillés, des traces d'encre sur les doigts, les marques d'une chute récente sur les genoux, une déchirure à sa chemise et un doigt dans la narine gauche. Il s'approche des trois amies et les interpelle joyeusement :

« Salut, les filles ! Vous avez fini d'user vos chaussons ? C'était pas mal, votre numéro. Mais toujours pareil. Des pointes, les bras en l'air, et on tourne dans un sens, et on tourne dans l'autre... Moi, j'aime mieux les clowns. Pas vous ? »

Ficelle fait « Heu... » et Françoise demande :

« N'êtes-vous pas le fils de Mme Stromboli ? »

Le jeune gamin agite sa tête de haut en bas.

« C'est tout à fait moi en personne. Je me balade dans le théâtre en attendant que maman aille sur les planches. Qu'est-ce que vous faites là, au juste? Vous n'allez pas avec les autres Petits Rats? »

Ficelle lance à Françoise un coup d'œil interrogateur, comme pour lui demander si elle doit parler. Françoise la rassure d'un geste et s'adresse à Renato :

« Puisque tu es le fils de Mme Stromboli, je vais te faire une confidence. A condition que tu sois discret. »

Les yeux du gamin s'arrondissent, en même temps que sa bouche s'entrouvre, comme pour boire les paroles de la brunette. Françoise explique :

« Nous pensons que le Furet va tenter de prendre à nouveau le *Météore*. Et nous sommes ici pour essayer de l'en empêcher. Tu comprends? »

Le jeune Toto paraît de plus en plus ahuri. Il s'exclame :

« Mais alors, vous êtes des espèces de détectives? »

— Oui, à peu près. »

Il frappe son poing droit contre sa main gauche, déclare :

« Vous êtes épatantes! Je ne pensais pas que les filles étaient capables de courir des risques. D'habitude, c'est des poules mouillées...

— Pas nous! déclare Ficelle, en tout cas pas moi. Je suis une poule sèche.

— Mais alors, qu'allez-vous faire au juste? »

Françoise répond :

« Dès que ta maman sortira de sa loge, nous allons la surveiller et si le Furet ou un de ses complices s'en approche, nous donnerons aussitôt l'alarme. »

Renato sifflote entre ses dents, réfléchit puis objecte :

« Ça ne servira peut-être pas à grand-chose, parce que maman a déjà un détective pour la protéger. M. Lapatouille. Vous voyez, c'est le gros bonhomme, là-bas dans le coin. »

D'un ton où perce l'ironie, Françoise répond :

« Ce n'est pas ce détective qui a em-

pêché le *Météore* d'être volé chez le couturier.

— Tiens! C'est vrai, ça. Mais maintenant, nous sommes quatre. Moi et vous trois. De plus, j'ai une arme secrète. Tenez, je vais vous faire voir. »

Il sort de sa poche un canif à lames multiples, un lance-pierres, un chewing-gum gonflable, un bout de crayon mordillé et enfin une petite boîte cylindrique.

« Regardez! C'est ce machin. Un truc terrible! Avec ça, je peux coincer n'importe quel bandit. Ah! voilà maman qui arrive. »

Lucrezia Stromboli vient d'apparaître, revêtue d'une longue robe décolletée pailletée d'or. A son cou, le *Météore* lance des étincelles éblouissantes. Elle s'approche de Renato, lui recommande d'être sage pendant son récital. Toto fait un grand signe de tête :

« Oui, m'man! Je te promets de ne pas imiter le canard pendant que tu chanteras.

— C'est bien. A tout à l'heure, mon ange ! »



La cantatrice marque une pause derrière le rideau, se recueille un instant. Puis elle gonfle d'air sa poitrine, comme un plongeur qui s'apprête à s'élancer d'un tremplin, et elle entre en scène, majestueuse, accueillie par un fracas d'applaudissements.

Ficelle garde encore au fond de ses yeux l'éblouissement provoqué par l'extraordinaire diamant. D'une voix émue, elle bredouille :

« Vous... vous avez vu... Le *Météore*!
A un mètre vingt-six de mon nez! Quand

je raconterai ça aux copines, à l'école! Elles en tomberont raides mortes évanouies! Et mon prestige deviendra aussi épais qu'une crêpe faite par Boulotte! Un bon centimètre! »

Ficelle a terminé sa phrase sur un ton de fausset. Près d'elle, un machiniste fait « Chut! » en fronçant les sourcils. Dans toute la salle Pléiade, en effet, un silence respectueux s'est établi pour écouter le grand air de *La Traviata* que la divine Lucrece — comme l'appellent quelquefois les critiques — est en train de lancer en faisant vibrer les murs. Le jeune Toto se tourne vers Françoise, cligne de l'œil et murmure :

« Elle chante drôlement bien, maman, hein? »

Françoise approuve d'un signe de tête. Renato reprend :

« C'est l'air numéro un de *La Traviata*. Avec celui-là, elle a toujours un succès formidable, tu sais. Et aussi quand elle chante l'air des bijoux. C'est dans *Faust*. Et aussi...

— Chut! »

Françoise a saisi le bras du jeune garçon qui demande :

« Quoi? Qu'est-ce qui se passe? Qu'as-tu vu? »

— Là-bas... à l'autre bout de la coulisse... Quelque chose d'anormal...

— Hein? Je ne vois rien...

— Si. Il y a de la fumée. »

Dans la salle, les premiers rangs des fauteuils d'orchestre s'agitent. Quelques spectateurs se lèvent. Et très vite, l'inquiétude gagne la salle. Un cri fuse jetant l'effroi :

« Au feu! »

Du coup, la voix merveilleuse de la *diva* s'arrête net et l'orchestre fait sombrer *La Traviata* dans un couac! imprévu. Le public s'affole, pousse des exclamations. On commence à se bousculer pour atteindre la sortie. Le pompier de service décroche la lance d'arrosage du poste d'incendie et déroule le tuyau. Un reporter muni d'un magnétophone monte à toute allure le petit escalier latéral qui conduit à la scène, court vers la cantatrice qui reste figée sur le plateau, indé-

cise. Sans doute ce reporter audacieux veut-il demander à la Stromboli ce que cet incendie représente pour elle?

Il s'approche de la cantatrice, s'arrête une seconde, puis s'éloigne en courant vers la coulisse. Cette scène rapide se déroule au milieu d'une confusion extrême. Les gens crient, passent par-dessus les dossiers des fauteuils pour se sauver plus vite. Le pompier arrose abondamment le décor qui a pris feu d'une manière inexplicable. Le photographe barbu, qui semble atteint de folie, assomme le détective Lapatouille avec son appareil. Une voix sortant des haut-parleurs cherche à calmer l'affolement des spectateurs en leur donnant des consignes :

« Du calme! Il n'y a aucun danger! Regagnez vos places, s'il vous plaît! »

Dans la coulisse, Ficelle se serre contre Boulotte en répétant :

« J'ai peur! Boulotte, j'ai très peur! »

Le jeune Renato s'écrie enthousiasmé :

« Un incendie! Chouette! Ça, c'est marquant, au moins! »

Françoise n'a pas quitté des yeux la

cantatrice. Elle a déjà deviné ce qui se passe réellement.

« C'est un coup monté... Une astuce pour voler le diamant! »

A l'instant où le prince d'Alpaga s'est élancé sur la scène pour arracher le *Météore*, elle s'est tournée vers Toto.

« Vite! Passe-moi ton arme secrète! »

Obéissant, le jeune vaurien sort de sa poche la petite boîte ronde, et la tend à Françoise qui court vers Alpaga à la seconde où il entre dans la coulisse. Elle lui jette le contenu de la boîte au visage, qui forme un nuage de poudre. Alpaga s'arrête subitement, se met à éternuer. Françoise saisit le bras droit du voleur dont la main s'est refermée sur le diamant. Appliquant au bras d'Alpaga une clé de lutte japonaise, elle l'oblige à ouvrir la main, et cueille le diamant. Aveuglé, étouffé par la poudre, le bandit s'affole et se met à courir pour prendre la fuite. Françoise crie :

« Arrêtez-le! Arrêtez-le! »

Mais à la même minute quatre mille personnes courent aussi dans la salle, les

coulisses, le foyer, le hall, et l'appel de la brunette passe inaperçu.

Il faudra près d'une demi-heure pour qu'on s'aperçoive que l'incendie ne présentait aucune gravité, et pour ramener un peu de calme dans la salle Pléiade. Mais le spectacle est interrompu, la soirée gâchée. Lucrezia Stromboli s'est enfermée dans sa loge, abattue par la perte de son diamant et plus encore par le fait de n'avoir pu chanter en entier son grand air de *La Traviata*.

Tard dans la nuit, un taxi ramène la cantatrice à l'hôtel Ecomplet. La première chose qu'elle aperçoit est le *Météore* posé sur sa coiffeuse, voisinant avec l'habituelle carte de visite où est gravé le nom de Fantômette.





CHAPITRE VII

Le Furet mangera-t-il son chapeau ?

DERRIÈRE la fenêtre rafistolée avec des bouts de carton, Fantômette observe les trois bandits qui se sont assis lourdement dans leur misérable baraque. Pendant un long moment, ils restent silencieux, accablés. Alpaga froisse nerveusement sa cravate rose bonbon; le gros Bulldozer mâchonne un chewing-gum; le

Furet tire sans arrêt sur son cigare, emplissant la pièce d'une épaisse et âcre fumée. Il se lève brusquement, jette son cigare à terre, l'écrase sous sa semelle et éclate :

« Enfin, c'est insensé! Une affaire qui devait marcher comme sur des roulettes! J'avais tout prévu, tout calculé, tout pesé... Et tu te fais piquer le diamant encore une fois, presque de la même manière... »

Il sort de sa poche un nouveau cigare, l'allume et grogne :

« J'étais là, pourtant! Moi, j'ai fait mon travail correctement. J'ai mis le feu à un décor et j'ai assommé le détective. Mais toi, tu t'es débrouillé comme un empoté! Encore heureux que tu aies pu t'échapper... »

Le prince gémit :

« Ce n'est pas ma faute, chef! Je tenais le diamant... J'avais presque réussi... Et puis, ce nuage de poudre à éternuer en pleine figure, c'était si inattendu! Comment aurais-je pu prévoir ça? C'est un des Petits Rats qui me l'a lancé... une gamine. »

Le Furet se met à marcher de long en large. Il grince :

« Une gamine? Ouais! L'affreuse gamine qui se met toujours en travers de ma route... C'est encore *elle*, j'en suis sûr!

— Fantômette?

— Parbleu! Qui veux-tu que ce soit? »

Derrière la fenêtre, Fantômette sourit. Mais oui, bien sûr. Ce ne peut être qu'elle, l'affreuse gamine qui passe son temps à faire échouer les plus ingénieuses combinaisons du Furet.

« J'ai presque envie d'entrer dans la pièce et de venir lui rire au nez. Ce serait amusant! »

Amusant peut-être, mais pas raisonnable. Elle se contente donc d'écouter les paroles que prononce le bandit. Il s'est assis de nouveau, pianote sur la table, pensif. La première tentative chez le couturier Pimpan a été un échec. Cette seconde, un échec aussi. Par la faute de la jeune aventurière. Mais pourquoi? Comment a-t-elle pu deviner qu'il allait chercher à s'emparer du *Météore*? Était-elle là par hasard?

« Un hasard? Non, impossible. Il est évident qu'elle s'est mis en tête de protéger le diamant. Elle doit le surveiller constamment. Et si nous faisons une troisième tentative...

— Ah? Parce que nous allons recommencer, chef?

— Bien sûr! Tu ne crois pas que je vais lâcher maintenant? Je t'ai dit que j'irai jusqu'au bout!

— Oui, et que vous mangerez votre chapeau si vous n'y arrivez pas.

— Parfaitement! »

Un nouveau silence s'établit, puis le Furet jette un coup d'œil sur sa montre.

« Nous avons encore le temps de prendre les dernières informations. Allume la télé. »

Sur l'écran apparaît l'annonce du journal de 23 heures, puis le visage d'un présentateur qui déclare :

« Mesdames et messieurs, soirée mouvementée à la salle Pléiade. Ceux d'entre vous qui étaient devant leur téléviseur il y a deux heures, ont pu assister en direct aux événements qui se sont déroulés



pendant le récital de Lucrezia Stromboli. Nous allons vous passer le film de cette soirée mouvementée. »

En même temps que les trois bandits, Fantômette voit apparaître sur l'écran le plateau de la salle Pléiade. La cantatrice est en scène, chantant *La Traviata*. Sur la gauche, on voit sortir de la coulisse un filet de fumée. Puis les premiers rangs de spectateurs s'agitent, une voix crie « Au feu ». Un homme bondit sur la scène.

« Ça, c'est moi ! dit Alpaga. Ah ! dites donc ! quelle agilité ! Regardez comment

je vais lui prendre son diamant... Hein? Vous avez vu cette adresse, cette dextérité, cette habileté? »

Le prince a porté la main sur le *Météore*, l'a arraché et a disparu en courant vers la droite de la scène. Le Furet hausse les épaules en grognant :

« Ton habileté ne t'a pas servi à grand-chose, mon pauvre Alpaga. »

La cantatrice reste seule en scène, muette, abasourdie, puis le rideau se baisse, le film s'arrête et le visage du journaliste reparait. Il poursuit :

« D'après les premiers renseignements recueillis par le commissaire Plumeau qui enquête sur place, le début d'incendie a été provoqué par un décor qui a pris feu soudain. Qui a mis le feu à ce décor? Sans doute un complice de l'homme que vous venez de voir. Cet homme semble être le même individu qui avait déjà tenté de s'emparer du *Météore* chez le couturier Christophe Pimpan. Mais il semble que le voleur n'ait pas gardé longtemps la pierre précieuse, puisqu'une dépêche que l'on m'a apportée il y a quel-

ques minutes nous apprend qu'elle a été retrouvée par sa propriétaire. Le diamant vient en effet d'être rapporté à l'hôtel Ecomplet par la fameuse Fantômette. C'est donc la seconde fois que la jeune aventurière réussit à sauver le *Météore* et à le rendre à Mme Stromboli. Y aura-t-il une troisième fois? Il semble que le commissaire Plumeau soit décidé à organiser une surveillance très stricte autour de la cantatrice. Il va être désormais bien difficile de l'approcher, et cela découragera certainement les voleurs. Passons maintenant à la politique des prix agricoles... »

Le Furet éteint le poste, recommence son va-et-vient dans la pièce. Derrière sa fenêtre, Fantômette se demande ce qu'il va bien pouvoir imaginer pour mettre sur pied une troisième tentative. Il semble embarrassé. Alpaga hoche la tête :

« Chef, ça va devenir terriblement difficile, maintenant. Si le commissaire a dit vrai, nous ne pourrons plus rien faire! »

Le Furet regarde pensivement une araignée qui est en train de se promener

à la jointure du mur et du parquet, puis il prononce lentement :

« Si, il y a quelque chose à faire. Le commissaire Plumeau a parlé d'une surveillance stricte uniquement pour nous faire peur et nous décourager. Nous allons mettre au point la tentative n° 3. Qui réussira, celle-là!

— Beuhl... fait Alpaga d'un air de doute.

— Je te dis que si, Alpaga.

— En tout cas, je n'en suis plus, moi! J'ai déjà couru assez de risques comme ça. J'en ai assez, de me battre avec la Fantômette! »

Le Furet tire sur son cigare et approuve :

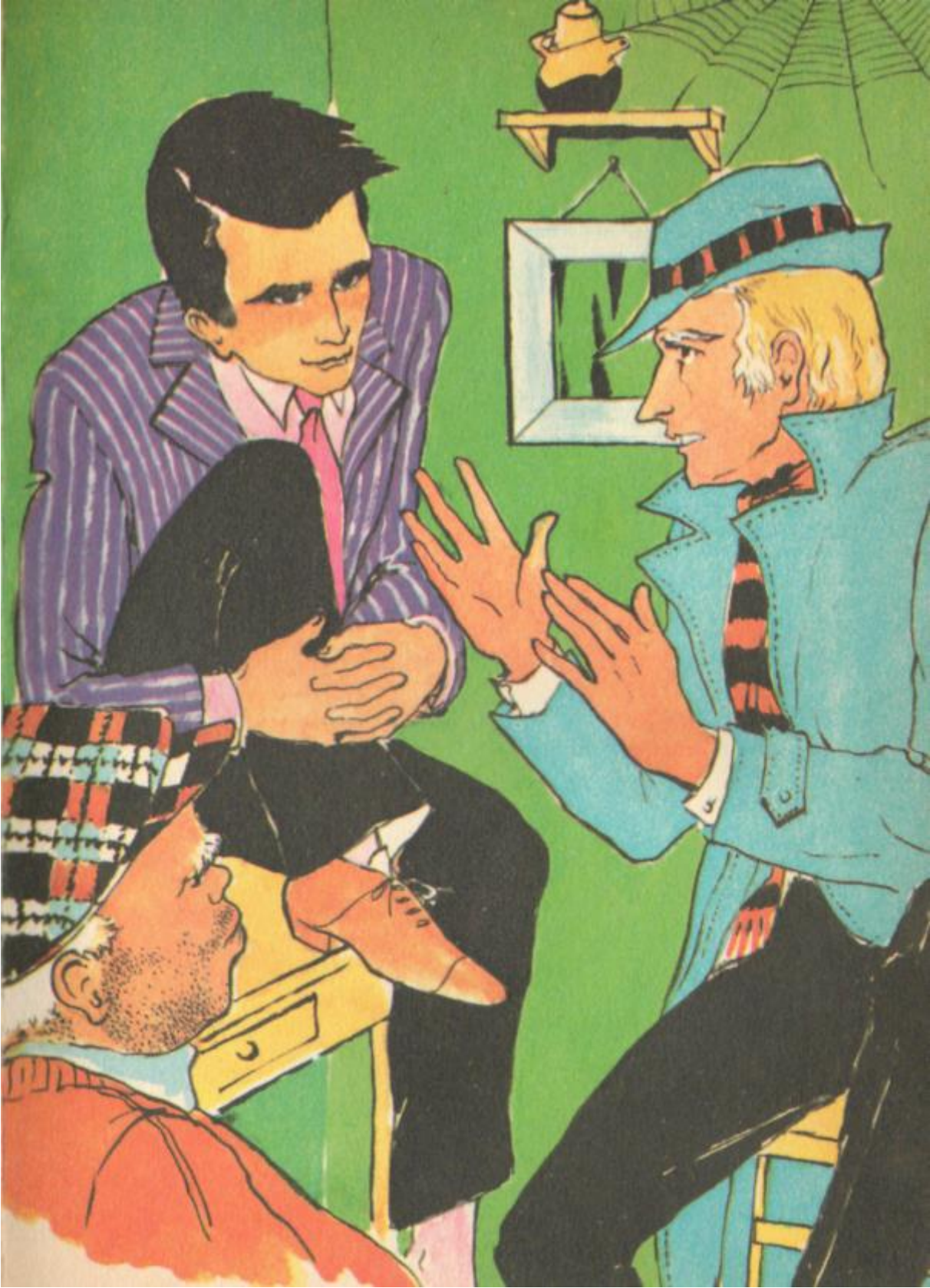
« D'accord, je veux bien que tu te reposes un peu. C'est maintenant Bulldozer qui va te remplacer.

— Moi? demande le gros.

— Oui, toi. Jusqu'à présent, tu n'as pas fait grand-chose. Il est temps que tu te remues un peu. Ça fera fondre ta graisse. »

Bulldozer paraît inquiet. Il bredouille :

« Nous allons mettre au point la tentative n° 3. »



« Ben, chef... vous savez, moi... les salons de couture... les salles de spectacle... Je ne suis pas à mon aise chez tous ces gens habillés avec des cravates et des souliers cirés... »

— Ne t'en fais pas. Là où je vais t'envoyer, tu n'auras pas besoin de te mettre en smoking. Il te faudra simplement une chemise à carreaux et une paire de *blue jeans*. Que dirais-tu d'une bonne journée au grand air?

— Ah! ça me plairait!

— Parfait! Nous irons manger un couscous. Tu aimes ça?

— Je pense bien, chef! Quand j'étais en Afrique, du côté de Sidi-bel-Abbès...

— Ça va, ça va! Ne commence pas à raconter ta vie. »

Le Furet étouffe un bâillement.

« Il est tard. Allons nous coucher. Une bonne nuit, et nous serons en forme pour empêcher le *Météore*. »

La maisonnette devient silencieuse. Fantômette a traversé le jardinet, ouvert la barrière. Elle enfourche son cyclomoteur et disparaît dans la nuit.



CHAPITRE VIII

Un couscous mystérieux

LA GRANDE FICELLE jette dans la boîte à ordures son *Grand dictionnaire de la langue farfelue*, qui a cessé de l'intéresser. Elle a maintenant un nouveau projet en tête. Un projet mirifique dont elle a rêvé pendant une bonne partie de la nuit. En se levant, elle s'est trouvée pleine d'ar-

deur pour mener à bien ce grand travail.

« D'abord, il me faut un cahier de dessin. Puis des crayons de couleur. »

Elle fouille dans son armoire, prend le cahier sous une pile de serviettes, trouve les crayons dans son verre à dents, se met à genoux devant une chaise qui va lui servir de table à dessin. Elle tire la langue pour faciliter sa tâche et trace d'abord le titre de l'ouvrage : *Ani-monstres*. Boulotte sort de la cuisine, une tartine de miel à la main.

« Qu'est-ce que tu fais, Ficelle? Encore une nouvelle grammaire?

— Non, je vais faire un bestiaire farfelu.

— Un vestiaire?

— Non, un bestiaire. Un album de bêtes. Mais pas n'importe lesquelles. Je vais inventer des animaux-monstres. Tu vas voir... »

Boulotte se penche sur le cahier où Ficelle est en train de dessiner une vache dont le corps allongé ondule curieusement comme un serpent. La gourmande remarque :

« Elle n'est pas très belle, ta vache. Elle est trop longue.

— Justement, parce que c'est une *vachenille*. Tu comprends? Regarde maintenant cet autre animal... »

Sur la page suivante, la jeune artiste dessine la partie avant d'un tigre, qui se raccorde à l'arrière-train d'une grenouille. Ficelle annonce triomphalement :

« Et voilà! C'est un *tigrenouille*. »

Boulotte hoche la tête.

« Mais ça n'existe pas, un animal comme ça!

— Evidemment, puisque je viens de l'inventer. Maintenant, je vais faire l'*asticochon*. C'est un cochon qui se tortille au bout d'un hameçon. »

Ficelle dessine ainsi la *coccinéléphant*, le *chimpanzèbre*, le *lapintade* et l'*escar-gorille*. Très fière de son travail, elle s'exclame :

« Une collection d'animaux comme celle-là, ça ferait le bonheur d'un directeur de cirque! »

Françoise choisit cet instant pour entrer. Ficelle se précipite vers elle

pour lui montrer sa prodigieuse ménagerie.

« Regarde, Françoise ! Des bestioles fantastiques ! Viens m'exprimer ton admiration ! »

Françoise regarde à son tour un dessin qui représente une sorte d'oiseau muni de quatre pattes, de deux cornes et d'une paire d'yeux ronds.

« Qu'est-ce que c'est, Ficelle ?

— Tu ne vois donc pas ? C'est un ravissant *hibouc*... Voyons... qu'est-ce que je pourrais bien faire, maintenant ? Ah ! j'ai trouvé. Un gros animal d'Afrique qui fait Hi ! han ! »

Ficelle se remet à dessiner, Boulotte retourne à la cuisine pour tartiner du miel et Françoise se plonge au creux d'un énorme fauteuil en plastique gonflable. Elle réfléchit. Ficelle colore son animal en tirant la langue, puis le montre à la brunette pour recueillir des compliments.

« Qu'en penses-tu ? Il est superbe, hein, mon *hippopotâne* ?

— Oui, oui, superbe.

— Ça n'a pas l'air de t'enthousiasmer beaucoup. A quoi penses-tu?

— Je me demande...

— Ah! Tu as des problèmes? Tu te demandes quoi?

— Où l'on peut manger du couscous. »

Boulotte, qui vient de reparaitre sur le seuil de la cuisine, pousse un grand cri.

« Aaaaah! Du couscous! C'est délicieux, ça! Du couscous-mouton, miam! Quel régal! Voulez-vous que je vous en prépare un? »

Françoise secoue la tête.

« Non, je voudrais simplement savoir à quel endroit on peut en manger.

— Oh! C'est bien facile! Dans n'importe quel restaurant arabe. Tiens, par exemple au *Djellaba*. Ils servent aussi un pilaf délicieux, et comme dessert une confiture de roses à s'en barbouiller les joues. Il y a aussi le *Casbah* qui fait un couscous-poulet ravissant, et la *Taverne d'Ali-Baba*, et...

— Je ne parle pas d'un restaurant en ville, mais en plein air. A la campagne peut-être. »

Boulotte plisse son front.

« Un restaurant arabe dans la campagne? Il y a sûrement ça en Algérie, mais pas en France. Pourquoi veux-tu savoir ça? »

— Oui, pourquoi? » ajoute Ficelle.

Françoise se lève, fait quelques pas, entortille sur son index une de ses boucles noires. La grande Ficelle hausse les épaules et dit, d'un ton où perce un certain mépris :

« Décidément, cette pauvre Françoise a des idées bizarres. Je crois que notre soirée à la salle Pléiade lui a tourné la tête. Elle aurait besoin de se reposer. »

Françoise ne répond pas. Elle s'approche de la fenêtre, regarde la course des nuages dans le ciel, se mord les lèvres. Elle est nerveuse, mal à l'aise. Il est agaçant de chercher une réponse introuvable, une solution hors de portée. Du couscous en plein air... Où?

Boulotte récapitule la liste des restaurants qu'elle connaît, mais Ficelle la prend par le bras et lui dit à voix haute :



« Allons, Boulotte, ne te fatigue pas! Tu vois bien que cette histoire de cous-cous, c'est uniquement pour faire du genre. Mlle Françoise invente n'importe quoi pour se rendre intéressant! »

Avec une majestueuse lenteur, Ficelle se remet à genoux devant son cahier de dessin et entreprend de gribouiller la silhouette surprenante d'une sorte d'escargot volant, l'*hirondellinace*. Boulotte retourne à la cuisine, étale une épaisse couche de miel sur une tranche de pain.

Elle interrompt soudain son travail de tartinage, pousse un petit cri et revient en courant vers la brunette :

« Dis-donc, Françoise, ton couscous... Je connais un endroit où on en fait. C'est dans la région parisienne, un peu à la campagne.

— Ah! dis vite, Boulotte.

— Eh bien, je me souviens d'avoir mangé un couscous il y a quelques années dans un restaurant comme celui-là.

— Où donc?

— A la Mer de Sable. Tu sais, le parc d'attractions d'Ermenonville? »

Françoise fait claquer ses doigts et s'écrie :

« Mais oui, mille pompons! La Mer de Sable! C'est là que le jeune Renato voulait aller! Mme Stromboli l'a dit à la télé, l'autre jour, quand elle est descendue d'avion. »

Ficelle lève son crayon, se tourne vers Françoise.

« Eh bien, pourquoi t'affoles-tu, Françoise?

— Je ne m'affole pas, ma grande. Mais

je suis très contente, ma petite! Je sais maintenant que la cantatrice va se rendre à la Mer de Sable pour accompagner son fils, et je suis à peu près sûre que le Furet va s'y rendre aussi pour faire une nouvelle tentative. »

Du coup, la grande Ficelle se met debout et abandonne ses animonstres. Elle s'exclame :

« La Mer de Sable! C'est évident. Je me doutais bien qu'il allait essayer un nouveau coup là-bas. Pas besoin d'être très fine pour trouver ça. Je l'avais deviné depuis longtemps. »

Elle court vers sa chambre, change de chaussures en criant :

« Nous devons partir sans perdre une seconde! Dépêchez-vous de vous préparer! Et suivez-moi. Grâce à mon flair aigu, nous allons empêcher ce vol, faire arrêter toute la bande et nous couvrir de gloire. Pour une fois, ce ne sera pas Fantômette qui rendra le diamant à Mme Stromboli. Ce sera MOI! »

La grande Ficelle se précipite vers la salle de bain, penche son corps sur la

baignoire pour en retirer les vêtements qui y sont empilés. Elle s'arrête.

« Et si je m'habillais en Fantômette? Je vais accomplir une mission dange-reuse, et je serais bien plus sûre de moi si je portais ce costume. J'aurais l'âme d'une aventurière intercostale! »

Elle ne sait pas très bien ce que veut dire intercostale, mais elle est persuadée que c'est une grande qualité. Revenant dans la salle de séjour, elle donne des ordres :

« Boulotte, tu vas t'habiller en Fantô-mette comme moi. Françoise, tu vas re-tourner chez toi et t'habiller aussi en Fan-tômette. Tu as toujours ta panoplie?

— Oui, évidemment. Mais pourquoi nous déguiser?

— Pour faire peur au Furet. Pour l'impressionner. Quand il verra qu'il a affaire à trois Fantômettes, il deviendra jaune de peur. Peut-être même violet! »

Françoise sourit et demande :

« Ce déguisement, ce ne serait pas plu-tôt pour te donner du courage? »

La grande fille hausse les épaules :

« Du courage? Comme si ça me manquait! J'en ai à revendre, du courage! Je pourrais t'en fournir à bas prix, pour moins de trois francs le kilo! »

Un quart d'heure plus tard, trois Fantômettes se trouvent réunies à l'arrêt des cars, prêtes à se lancer dans une périlleuse aventure qui fera d'elles des héroïnes intercostales!

♦♦

« Monsieur Lapatouille, vous êtes un maladroit!

— Mais, *signora*...

— Un maladroit et un inutile!

— Mais...

— Il n'y a pas de mais. J'ai bien envie de me passer de vos services. Et quand je dis services, *mamma mia!* Avouez que vous êtes un bon à rien, monsieur Lapatouille! »

Tête basse, très gêné, ne sachant que dire, le détective engagé par la *diva* pour veiller sur le *Météore* n'en mène pas lar-

ge. Lucrezia Stromboli est en train de lui exprimer fermement sa façon de penser.

« Voilà déjà deux fois que l'on essaie de me voler mon diamant, et qu'est-ce que vous faites? La première fois, vous jouez les clowns en vous laissant barbouiller la figure en violet, et la seconde fois, *vous dormez!*

— On m'avait assommé.

— C'est vous qui êtes assommant! »

Lucrezia Stromboli se met de la poudre sur le nez, vérifie dans son miroir de Venise la belle ordonnance de sa coiffure et le parfait scintillement de son diamant, puis elle dit sèchement :

« Monsieur Lapatouille, je vais emmener mon cher trésor à la Mer de Sable. J'espère qu'il ne se produira rien de fâcheux aujourd'hui, sinon vous aurez de mes nouvelles! »

Le détective s'incline bien bas.

« Je vous garantis, *signora*, que personne ne touchera au *Météore*.

— J'y compte bien! Si par malheur on me le volait, je vous obligerais à me le rembourser.

— Le rembourser? Mais il faudrait que je travaille pendant au moins trois siècles!

— Parfaitement! En attendant, allez donc me chercher un taxi. *Presto, prestissimo!* »

Le détective s'incline de nouveau et sort en courant. La Stromboli se tourne vers son fils habillé en cow-boy, qui s'est mis à la fenêtre pour tirer sur les passants avec un revolver à amorces.

« Renato, mon trésor. Es-tu prêt?

— Oui, m'man.

— Tes mains sont-elles propres?

— Oui, m'man.

— Je vois d'ici qu'elles sont pleines de cambouis. Tu as encore tripoté une chaîne de vélo?

— Non, m'man.

— Ne mens pas, Toto! Je vois bien que tes mains sont toutes noires.

— C'est pas du cambouis, m'man.

— Ah? Qu'est-ce donc? De l'encre?

— Non, du goudron. Il y a des cantonniers qui réparaient la rue tout à l'heure, et j'ai marché sur le goudron chaud.

Alors, ça a collé sur mes semelles, et je l'ai enlevé avec mes mains.

— Ciel! Quelle horreur! »

La cantatrice téléphone pour qu'on lui envoie une bonne avec du détachant. Un quart d'heure plus tard, les mains du jeune héros du Far-West ayant retrouvé leur blancheur naturelle mais sans doute très provisoire, la cantatrice et son fils descendent dans la rue, et montent dans le taxi en compagnie du détective Lapatouille. Le véhicule se faufile à travers divers encombrements, puis sort de la capitale et s'engage sur l'autoroute du Nord, en direction d'Ermenonville.

Renato s'est mis à genoux sur la banquette, le visage tourné vers l'arrière, et il entreprend d'essayer sur les conducteurs des autres voitures l'effet d'une intéressante grimace qu'il vient d'inventer. Elle consiste à ouvrir la bouche en grand, langue pendante, tout en louchant et en tirant sur les oreilles pour les élargir. L'ingénieux garçonnet prend ainsi l'apparence épouvantable d'un monstre venu de quelque lointaine planète.



CHAPITRE IX

Ficelle organise une surveillance

LES TROIS FANTÔMETTES sont montées dans l'autocar, sous l'œil un peu surpris des voyageurs. A voix basse, Ficelle dit à Françoise :

« Tu as vu? On nous regarde avec une surprise intense! Les gens croient peut-être que nous allons à un bal masqué,

mais ils seraient bien étonnés s'ils apprenaient que nous allons protéger le *Météore*! Nous allons remplir une mission ultra-secrète pleine de périls! Ah! si Fantômette pouvait nous voir, elle en serait béate d'admiration! »

Et Ficelle se redresse avec orgueil, jetant à travers son masque des regards dédaigneux sur ces voyageurs vulgaires qui ne se doutent pas qu'ils ont l'honneur de voyager avec l'intrépide Ficelle.

Françoise écoute distraitement les bavardages de sa voisine. Boulotte n'écoute rien du tout : elle vient d'ouvrir un paquet de gaufrettes fourrées à la cerise, et s'occupe à les croquer.

Pendant toute la durée du trajet, Ficelle étudie la situation, prépare un plan subtil qui lui permettra de protéger le *Météore* et de capturer la bande du Furet. Il s'agit, d'une part, de garder l'œil fixé sur le diamant, d'autre part de repérer parmi les visiteurs du parc d'attractions celui qui ressemblera au Furet. Car il est évident que le bandit va essayer de se perdre dans la foule qui envahit la Mer

de Sable chaque jeudi et chaque dimanche.

Ficelle se penche de nouveau vers la brunette pour exposer son plan d'action.

« Je vais garder l'œil gauche sur Mme Stromboli et l'œil droit sur le Furet. Qu'en dis-tu ? »

— J'en dis que tu vas loucher effroyablement.

— Ah ? Peut-être que je vais faire peur au Furet, alors ?

— Sûrement !

— Tant mieux. Cette tactique habile fera partie de mon plan intercostal. »

L'autocar a quitté l'autoroute et s'est engagé dans une file de voitures qui avancent à la queue leu leu vers Ermenonville. Le ralentissement, assez sensible, commence à énerver la grande fille qui grogne :

« Il n'avance pas, ce car ! Ce toquard de car est le quart d'un escargot traînard ! »

Satisfaite de cette belle phrase, elle la répète sept ou huit fois, puis entreprend de compter les arbres. Elle examine en-

suite la trotteuse de sa montre, se tortille sur son siège, pousse des soupirs qui ressemblent au dégonflement d'un ballon de football, gémit :

« Ah! là là! Quel encombrement sur cette route! Regardez un peu toutes ces voitures! C'est bien notre veine! Il n'y a qu'à moi que ça arrive, des choses comme ça!... Pourvu que le Furet n'ait pas déjà volé le diamant! Il serait capable de repartir sans m'attendre! »

Vingt minutes plus tard, le car parvient en vue du parc d'attractions. Ficelle confie à ses amies :

« C'est maintenant qu'il va falloir ouvrir les oreilles en grand pour tâcher d'apercevoir le Furet! »

Elles descendent du car et se mêlent à la foule qui se presse pour entrer dans le parc. Une foule animée, bruyante, surtout composée de jeunes bien décidés à s'amuser. A peine a-t-on passé les guichets, que mille choses intéressantes s'offrent à la vue. Vers la droite, entre les arbres, on distingue les drapeaux qui entourent une piste d'autos, dominée par

une grande roue porteuse de soucoupes volantes; plus loin, c'est un village africain, un enclos habité par des biches, un petit cirque, des manèges et des balançoires. Devant soi, on rencontre des maisonnettes où se vendent des cartes postales; une gare, un château, une tour Eiffel. Sur la gauche, c'est un morceau de Sahara qui apparaît, avec des palmiers, des habitations arabes et le fameux restaurant marocain où l'on peut manger du couscous. Ficelle tend le bras en s'écriant :



« Oh! Regardez, là-bas! Des chameaux! Des vrais, comme dans les documentaires à la télé! »

En effet, des dromadaires circulent majestueusement sur leur élément naturel qu'est ce sable fin apparu dans ce coin de forêt comme par miracle.

Le spectacle est si varié, que Ficelle a vite fait d'oublier pourquoi elle est venue là. Le Furet? Le *Météore*? Elle n'y pense plus. Et son langage se réduit maintenant à une série d'exclamations admiratrices : « Oh! Ah! Oh! Ah! »

Boulotte, derrière son masque, ouvre également les yeux en grand. Elle vient d'apercevoir une ravissante ferme normande où une série de panonceaux portent des mentions fort alléchantes : *Crêpes, casse-croûte, barbe à papa, popcorn, cidre, etc.*

« Attendez-moi une petite minute! Je vais faire un tour en Normandie! »

Et la gourmande se met à courir vers la ferme, attirée par le délicieux fumet des crêpes, comme une abeille par le parfum des fleurs.

« Moi, dit Ficelle, je vais regarder les chameaux de plus près. Je veux voir comment ils sont faits exactement, pour les mettre dans mon album d'animaux. Je leur ajouterai des cornes, et ça fera des *vachameaux*!

La singulière zoologiste court vers le village marocain, abandonnant Françoise qui reste seule (si l'on peut dire, puisqu'elle est en compagnie de quelques milliers de personnes). Si Ficelle et Boulotte ont perdu de vue le but de leur visite, il n'en est pas de même pour la brunette qui regarde autour d'elle avec l'espoir de découvrir la cantatrice. Et si elle regarde, elle est également regardée. Un petit groupe de filles s'approche avec des cris :

« Oh! Fantômette! C'est Fantômette! Etes-vous réellement Fantômette? »

Françoise répond par une autre question :

« Pourquoi pas? »

— Et que faites-vous ici? demande une petite rouquine.

— Mme Stromboli doit venir, et je suis

venue également pour essayer d'empêcher un nouveau vol du *Météore*.

— Ah! Pas possible? Est-ce qu'on peut vous aider?

— Si vous voulez. Dès que vous apercevrez la cantatrice, venez m'avertir. Entendu? »

Les filles approuvent d'enthousiasme et se dispersent comme une volée de moineaux. Ficelle reparait, le visage illuminé de joie.

« J'ai vu les chameaux de près. Ils sont ravissants! Et j'ai décidé de monter dessus pour faire une grande promenade désertique. Tu viens?

— Plus tard. Je reste par ici.

— Pourquoi? Tu ne veux pas traverser le désert sur une bosse?

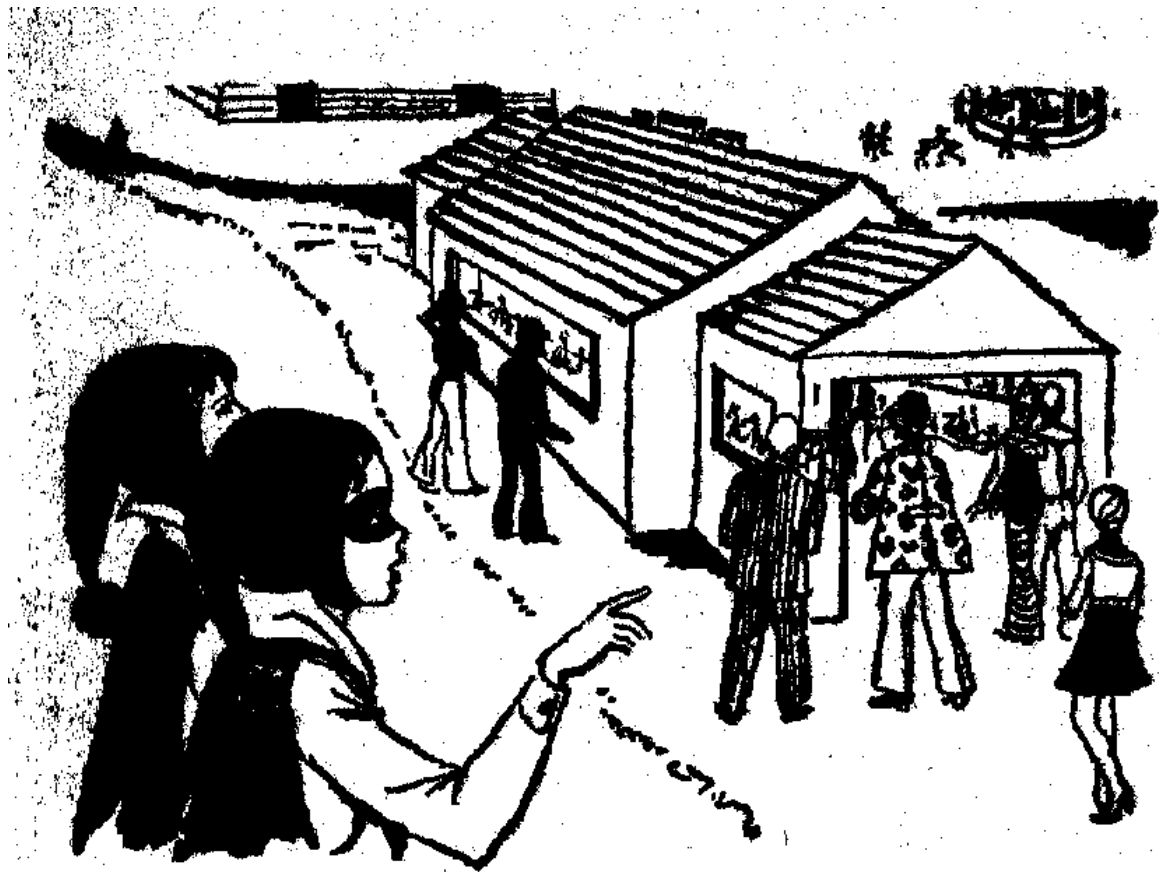
— Non. D'ici, je peux surveiller les guichets. »

Ficelle lève un sourcil.

« Pourquoi donc?

— Si la Stromboli n'est pas encore dans le parc, je la verrai arriver. »

Ficelle revient brusquement sur terre. Elle se frappe le front.



« Ah! oui... Repérer la chanteuse... Surveiller le diamant... Je n'y pensais plus. Mais après tout, si je grimpe sur le dos d'un chameau, je dominerai la situation et je pourrai l'apercevoir de loin. Alors, tu viens avec moi?

— Non, Ficelle, je te répète que je surveille l'entrée...

— Bon. Eh bien, moi je vais traverser le désert. »

Françoise agrippe le bras de Ficelle et dit :

« Attends une seconde... Tiens, la voilà...

— Où ça ?

— Devant la petite boutique de souvenirs.

— Ah ! oui, je la vois. »

C'est bien Lucrezia Stromboli que Françoise vient de découvrir. La cantatrice est en train de choisir des cartes postales. Le détective Lapatouille se tient à quelques pas d'elle. Du coup, Ficelle en oublie sa promenade à dos de chameau.

« Ah ! je vais la fixer du regard comme avec une punaise ! Le diamant n'échappera pas à ma vigilance énorme ! Ah ! si Fantômette était là, elle m'admirerait ! Elle ne se doute pas que je monte la garde près du *Météore*. Je me demande ce qu'elle est en train de faire, en ce moment...

— Peut-être la même chose que toi ? »

Ficelle hausse les épaules.

« Ce que tu es bête, ma pauvre Françoise. Si Fantômette était là, je la verrais. Elle doit être quelque part ailleurs. Pour une fois, elle a manqué de flair. Elle va

rater une superbe occasion d'empêcher un nouveau vol. Mais au fait, je ne vois pas le Furet? Ça ne va pas être facile de le trouver, dans cette foule!

— En attendant, recommande François, ne perds pas de vue notre cantatrice. »

Ficelle emboîte le pas à la brunette qui s'approche de la boutique. Il y a là des petits animaux en verre filé qui attirent aussitôt l'attention de la grande Ficelle.

« Oh! tu as vu cette girafe en verre jaune? Elle est affreusement belle! J'ai bien envie de l'acheter... Ou alors, cet exquis crocodile rouge... Il a l'air succulent! Qu'est-ce que tu regardes? »

Françoise se penche sur un assortiment de broches brillantes qui se présentent également sous la forme d'animaux.

« Je vais en acheter un. Tiens, cette petite panthère... Pour l'accrocher à mon bonnet. »

Françoise achète la panthère, et Ficelle la girafe affreusement belle. A cet instant, Boulotte reparait. La gourmande est en train de lécher une de ces grosses boules

roses ou bleu pâle, connues sous le nom de barbe à papa. Ficelle l'accapare aussitôt :

« Alerte, Boulotte! Je viens de repérer le *Météore*! J'exerce une surveillance épaisse autour de la *signora* Stromboli, pour empêcher le Furet de s'en approcher. Heureusement que je suis là, moi! Parce que s'il fallait compter sur toi! Tu es tout le temps fourrée dans les boutiques alimentaires! Mais moi je suis une détective-aventurière de grande envergure. Et grâce à moi, le diamant ne s'envolera pas.

— Bon, dit Boulotte, où est-elle, Mme Stromboli?

— Derrière moi. »

D'un geste du pouce, Ficelle désigne ce qui est dans son dos. Boulotte ouvre les yeux en grand.

« Je ne la vois pas.

— Mais si, voyons... Elle est là! »

Ficelle tourne la tête à son tour, et constate que la cantatrice a disparu. Boulotte pouffe de rire.

« Ah! elle est belle, ta surveillance!

Pendant que tu racontes des fariboles, Mme Stromboli s'est envolée. »

Vexée, Ficelle hausse les épaules. Elle veut alors demander à Françoise quelle direction a prise l'Italienne. Mais Françoise s'est éclipsée également. Boulotte s'éloigne pour se mettre à la recherche d'un marchand de glaces et Ficelle reste seule, très mécontente.

« Elles me laissent tomber comme une vieille chaussette percée! Moi, Ficelle! Elles osent abandonner l'irremplaçable Ficelle! C'est scandaleux! J'en fume de rage! »

C'est alors que quatre ou cinq filles apparaissent essouffées. L'une d'elles, une petite rousse, s'approche de Ficelle et l'interpelle :

« Fantômette! Nous venons de voir Mme Stromboli! Elle est au restaurant de la gare. »

Surprise de voir que des inconnues viennent lui apporter le renseignement dont elle avait besoin, et flattée d'être prise pour Fantômette, Ficelle se redresse :

« Vous faites bien de me dire où est la cantatrice. Je la cherchais justement. D'ailleurs, j'avais déjà deviné qu'elle est au restaurant, grâce à mon intelligence pointue. Mais comment savez-vous que je suis ici pour la protéger?

— C'est ce que vous nous avez dit il y a cinq minutes! »

Ficelle comprend alors que les filles se sont adressées auparavant à Françoise. Elle juge inutile de les détromper et lève le bras, à la manière des généraux qui jadis entraînaient leurs troupes en se mettant à leur tête.

« En avant! Allons protéger la Stromboli contre l'abominable Furet. Suivez Fantômette et ralliez-vous à mon pompon noir! »





CHAPITRE X

Le danger se précise

« **H**AUT LES MAINS! Ne bougez plus ou je tire! »

Fantômette lève les deux mains. Dans son dos, elle sent la poussée d'un canon de revolver. La voix ricane :

« Tu es prise, Fantômette! Inutile de chercher à te défendre. Le moindre mou-

vement, et j'appuie sur la détente. Tu auras vite fait d'aller rejoindre tes ancêtres.

— Bon, d'accord. Que faut-il que je fasse?

— Tu vas m'obéir si tu ne veux pas te retrouver à six pieds sous terre. D'abord, tu vas faire un triple saut périlleux. Ensuite, tu me réciteras en entier *Le Loup et l'Agneau*.

— C'est tout?

— Oui.

— Eh bien, mon petit Renato, je n'ai pas le temps. Ce sera pour une autre fois. »

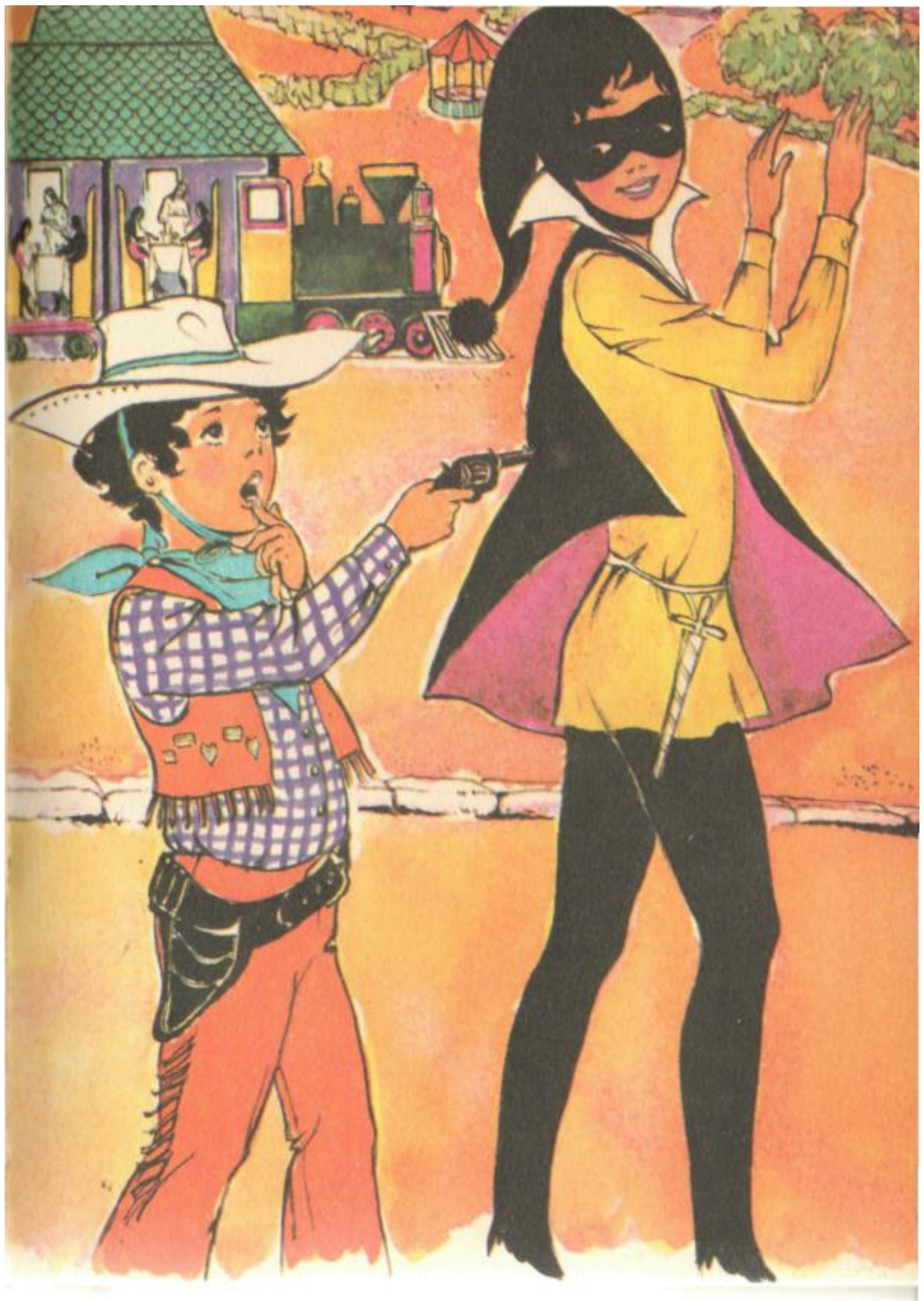
Fantômette se retourne. Le jeune cowboy rengaine son pistolet de plastique en poussant un petit sifflement de surprise.

« Tu me connais donc? Je parie que tu m'as vu à la télé?

— Pas seulement à la télé, mais aussi à la salle Pléiade. »

Renato s'approche de Fantômette pour la regarder sous le nez. Elle soulève légèrement son masque afin de mieux faire voir son visage. Toto pousse une exclamation.

« Tu es prise, Fantômette ! »



« Ah! oui, je te reconnais, maintenant. Tu es une des trois ballerines qui faisaient bande à part, dans les coulisses? »

— Oui.

— Mais pourquoi t'es-tu déguisée en Fantômette?

— Mettons que ce soit pour faire peur au Furet.

— Ah? Parce que le Furet va encore essayer de prendre le diamant de maman?

— C'est bien possible. »

Le jeune garçon regarde en direction du restaurant.

Un restaurant fort original. Devant une gare stationne un petit train à vapeur accroché à une locomotive verte. Mais ce train ne se déplace pas : il est toujours en gare. Chaque wagon, ouvert sur les côtés, contient une table et des sièges. On déjeune ainsi sur place, tout en ayant l'agréable impression de voyager. C'est dans un de ces wagons, juste derrière la locomotive, que la cantatrice s'est assise en compagnie du détective.

« Tu ne vas pas déjeuner avec ta ma-

man? » demande Fantômette à Toto.

Le garnement gonfle ses joues pour souffler de l'air en faisant Pfffruit! Il grogne :

« Oui, m'man m'a gardé une chaise, mais j'ai pas faim. J'aime mieux jouer au cow-boy. »

Il contemple un moment son arme, pousse un soupir.

« Dommage que ce ne soit pas un vrai! J'aurais peut-être eu l'occasion de m'en servir contre le Furet. Mais j'y pense... Le petit père Lapatouille en a un.

— Qui ça?

— Le détective. Il me l'a fait voir mais ne m'a pas permis d'y toucher. Je vais le lui piquer.

— Tu es fou! Tu ne vas pas manipuler un vrai revolver!

— Pourquoi pas? J'ai bien vu à la télé comment font les vrais cow-boys. »

Fantômette tente de retenir Toto, mais celui-ci s'échappe, court vers le train, monte dans le wagon et s'installe à côté du détective. Lucrezia Stromboli s'écrie :

« Ah! te voilà tout de même! Je devrais te donner une fessée! Où étais-tu?

— Je jouais au cow-boy, m'man.

— Voilà une heure que nous t'attendons. Nous avons commencé sans toi. Dépêche-toi de manger, nous en sommes presque au dessert.

— Oui, m'man. »

Renato prend sa fourchette de la main gauche et commence à glisser sa main droite vers le veston du détective, dont la poche s'arrondit sous le poids de l'arme.

A cet instant, la grande Ficelle et le petit groupe des filles s'approchent du train, repèrent la cantatrice et prennent place derrière des arbres pour surveiller sans être vues. Boulotte survient quelques instants plus tard, un sandwich au saucisson à la main. Elle aperçoit Ficelle et la rejoint. La grande fille lui désigne discrètement la Stromboli et lui fait signe de se cacher également derrière un arbre. La *signora* se trouve donc maintenant sous la surveillance d'une nombreuse équipe postée aux alentours du train, et le Fu-

ret sera bien malin s'il parvient à l'approcher sans se faire repérer.

Malheureusement, cette surveillance ne dure pas longtemps. Par l'intermédiaire de haut-parleurs disséminés dans le parc, l'animateur annonce :

« Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, dans vingt minutes, nous pourrions assister à l'attaque du Train du Désert par les bandits du Far-West. Mais, en attendant, je vous invite à rire, en allant voir Chiffon et Paletot, les clowns patineurs. » Aussitôt, la petite rouquine et ses amies quittent leur poste pour courir vers la piste de patins à roulettes. Ficelle y court aussi. De son côté, Boulotte ressent subitement une forte envie de manger une glace à la fraise et elle abandonne son observatoire. Quant au détective, le bon repas qu'il vient de faire l'invite à sommeiller. Il devient évident qu'en cas de danger, il serait incapable de courir un cent mètres. Le jeune Renato ne paraît plus se soucier du revolver : il se barbouille de mousse au chocolat. Fantômette a le sentiment qu'elle est



maintenant la seule capable d'intervenir si les bandits se montrent. Mais oseront-ils justement le faire, devant tant de monde?

« Dommage que le Furet n'ait pas dit à quelle heure il compte agir. Il m'est impossible de savoir d'où le danger peut venir... Vraiment, je ne vois pas comment il va s'y prendre... En admettant qu'il puisse arracher le *Météore*, comment fera-t-il pour s'échapper dans cette foule? Et même s'il sort du parc et monte dans une voiture, il n'ira pas bien loin. La

circulation est tellement ralentie que les autos avancent au pas. J'ai l'impression qu'il va être obligé d'y renoncer. »

Fantômette a tellement l'impression que tout vol est impossible, qu'elle relâche sa surveillance. Et puis, il faut bien dire qu'un autre élément vient la distraire : les tiraillements qui chatouillent son estomac. A force de regarder les visiteurs qui remplissent le leur, il lui vient l'envie d'en faire autant. Pourquoi ne pas piquer un petit sprint jusqu'à la ferme normande et y prendre quelque bonne chose à grignoter ? Cela ne demandera qu'un instant, et il est bien improbable que le Furet vole le diamant juste à cet instant-là. D'ailleurs voici que Boulotte revient, suçant une glace dont la couleur verte indique qu'elle est parfumée à la pistache.

« Hé, Boulotte ! Jette donc un coup d'œil vers Mme Stromboli, pendant que je vais chercher une bricole à manger.

— A manger ? Alors je t'accompagne.

— Non, non. Reste là. J'en ai pour une minute.

— Bon, je t'attends. Mais rapporte-moi trois crêpes à la confiture d'abricot. »

Fantômette part en courant vers la petite ferme, y fait l'emplette de quelques crêpes savoureuses. Elle ressort et s'accorde le loisir de flâner un instant près du Cirque des Jeunes. Là, des petits poneys tournent en rond, portant sur leur dos des garçons et des filles ravis de faire de l'équitation sur des montures à leur taille. Non loin de là, d'autres jeunes naviguent sur un manège de pirogues du Tchad. D'autres encore s'offrent les joies du mal de mer à bord des balançoires. Fantômette est sur le point de faire demi-tour, quand il lui semble percevoir des cris du côté des écuries. Les écuries qui précisément servent de logis aux poneys et aux chevaux des cow-boys. Ce ne sont pas les cris de joie que poussent les enfants, mais plutôt des gémissements, des appels. Elle entend : « A moi ! Au secours ! A l'aide ! »

« Diable ! J'ai l'impression que cela ne fait pas partie du spectacle habituel. Allons voir... »

Coudes au corps, elle se rue vers le bâtiment en bois d'où paraissent provenir les cris, pousse une porte.

Allongés sur une litière de paille, trois hommes se tortillent en gémissant. Ils sont attachés par des cordes qui leur donnent l'allure de rôtis, et leur bouche disparaît sous des foulards. L'un d'eux a toutefois pu faire glisser son bâillon. C'est lui qui appelle au secours. Fantômette tire de sa ceinture le fin poignard qu'elle emporte en cas de danger, tranche les liens des trois prisonniers, les libère et demande :

« Que vous est-il donc arrivé? »

L'un d'eux explique :

« Nous étions en train de nous préparer pour faire l'attaque du train.

— Ah! Vous êtes les cow-boys qui doivent attaquer le petit train du désert?

— Oui, c'est nous. Mais trois types nous sont tombés dessus, nous ont assommés à moitié et nous ont pris nos chapeaux et nos revolvers.

— Quand? A quel moment?

— Il n'y a pas cinq minutes. »

Fantômette se mord les lèvres. Elle demande fébrilement : « Ces trois hommes, comment étaient-ils ? »

— Un petit maigre, un autre plus grand, bien habillé. Et un troisième assez gros, genre armoire à glace. »

Sans plus poser de question, Fantômette sort de l'écurie en courant et file à toute allure vers la gare-restaurant. Les trois agresseurs, ce sont évidemment le Furet et ses deux complices, le prince d'Alpaga et le gros Bulldozer. Haletante, elle arrive devant le wagon où la cantatrice déjeune.

Il vaudrait mieux dire : où elle déjeunait.

« Mille pompons ! Je n'aurais pas dû m'absenter... » Lucrezia Stromboli a disparu !



CHAPITRE XI

L'attaque du train

« **M**AMAN! Je veux aller dans le train du désert! Je veux aller dans le train! Je veux...

— Toto, ne crie pas si fort! Tu me casses les oreilles.

— M'man, dépêche-toi! Il va partir sans nous. Hé, m'sieur Lapatouille, vous venez? Vous dormez! »

Tirant sa mère, poussant le détective, le terrible Toto entraîne l'une et propulse l'autre vers la gare du désert où le petit train attend : quatre wagons derrière une locomotive noire et jaune, à grande cheminée en entonnoir, comme on en trouvait au Far-West au siècle dernier. Quoiqu'il y ait déjà beaucoup de monde, les trois visiteurs réussissent à prendre place sur les banquettes en bois et attendent le départ avec une pointe d'angoisse au cœur, car ils savent que le train va être attaqué par des bandits.

Tuuut! Tuuut! Tuuut!

Le mécanicien a fait démarrer le diesel de sa machine et le convoi se met en route à petite allure, le long d'une voie qui dessine une énorme boucle tout autour de la Mer de Sable. Il fait beau, le soleil brille, le déjeuner était excellent. La cantatrice regarde autour d'elle avec un sourire de contentement. M. Lapatouille a croisé ses mains sur son ventre et somnole béatement. Toto, ravi de faire un dangereux voyage, a sorti son revolver et s'apprête à soutenir l'attaque des

bandits. Tout est donc pour le mieux...

Les haut-parleurs annoncent :

« Allô! allô! Mesdames et messieurs, nous allons maintenant assister à l'attaque du Train du Désert... Le voici qui vient de dépasser la Forêt Enchantée... Il poursuit son trajet pour revenir vers nous... »

Des milliers d'yeux attentifs sont braqués vers l'étendue désertique. Parmi ces yeux, deux appartiennent à la grande Ficelle et deux autres sont ceux de Boulotte. Nos héroïnes se sont postées à l'ombre d'un toboggan géant pour observer la course du train. Elles ont aperçu la cantatrice à l'instant où elle montait dans son wagon et ont voulu en faire autant, pour rester à proximité du *Météore*. Mais il n'y avait malheureusement plus aucune place de libre. Elles doivent donc se contenter de surveiller le diamant de loin. Boulotte croque une plaque de nougat en demandant :

« Tu crois que le Furet va tenter quelque chose maintenant? »

— Non! répond Ficelle avec assurance,

du moment que je suis là, il n'osera rien faire. »

C'est alors qu'un mouvement insolite se produit à la lisière de la forêt. Trois cow-boys à cheval jaillissent hors du couvert des arbres, le visage masqué par des foulards, brandissant leurs colts, et galopant en direction du train. Au même moment, un dromadaire part du village marocain à grandes enjambées, portant sur sa bosse une sorte de lutin jaune, dont la cape rouge et noire flotte au vent. Le Furet, qui chevauche en tête, pousse un cri :

« Fantômette! Mille tonnerres! Elle va arriver avant nous! Plus vite, les gars, plus vite! »

Mais c'est en vain qu'il éperonne sa monture. Grâce à ses longues foulées, le dromadaire franchit à une vitesse prodigieuse la distance qui le sépare du tortillard. Se tenant d'une main à la selle, Fantômette se penche vers les wagons, fait un geste brusque en direction d'une voyageuse, opère un mouvement tournant qui l'éloigne de la voie ferrée. La voyageuse a poussé un cri :

« Fantômette! Ah! *Santa Madonna!* Elle vient de me voler le *Météore!* Monsieur Lapatouille! Réveillez-vous, espèce de marmotte! Faites quelque chose! Courez-lui après!

— Hein? Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

— Fantômette a volé mon diamant! Tirez-lui dessus! »

Le détective sort son revolver, le braque vers le chameau et appuie sur la détente. On entend un léger dé clic.

« Hein? Qu'est-ce que c'est?... Mais c'est un revolver de pacotille! Où est le mien?

— Tenez, le v'là! » fait Toto, goguenard, en tendant au détective le vrai revolver.

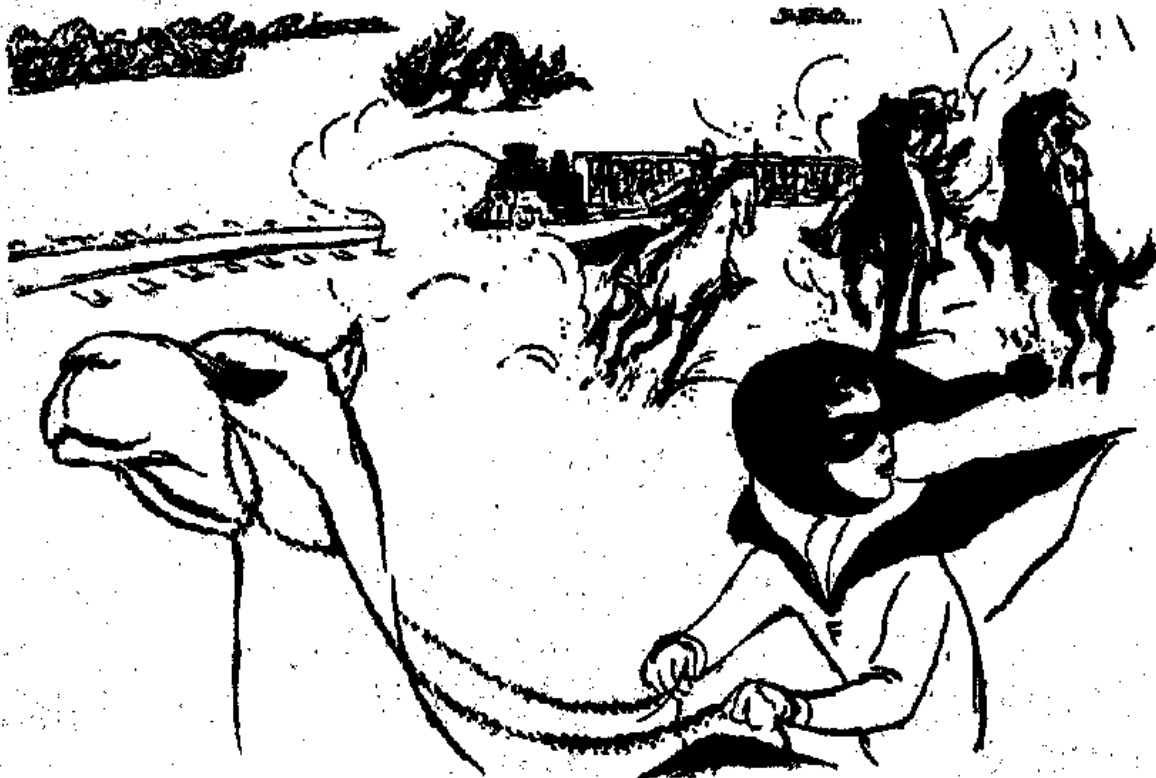
M. Lapatouille le saisit, mais c'est déjà trop tard. Fantômette s'est éloignée vers les bois, poursuivie par les trois bandits qui ont vu la jeune aventurière leur prendre le *Météore* sous le nez. En tirant des coups de feu, le Furet hurle :

« Alpaga! Bulldozer! Attrapez-la! Reprenez-lui le diamant! »

Enthousiasmés par la vivacité et le réalisme de la scène, les spectateurs applaudissent à tout rompre tandis que la grande Ficelle, enchantée, sautille sur place en criant dans les oreilles de Boulotte :

« Tu as vu! Tu as vu! Françoise vient de prendre le *Météore*! C'est encore le plus sûr moyen de le protéger. Ah! je me doutais bien qu'elle allait faire ça! Je l'avais prévu! »

Les balles sifflent aux oreilles de Fan-



tômette. L'une d'elles trouve son bonnet. Une autre érafle son col blanc. Le Furet redouble d'efforts :

« On la tient! On la tient! Arrête-toi Fantômette, ou je te change en écu-moire! »

Alors, la jeune aventurière fait un geste extraordinaire, imprévu, déroutant. *Elle lance le diamant en l'air.* Le bijou scintille un instant dans le ciel bleu, puis retombe dans le sable et s'y enfonce. Surpris, le Furet a quelque peine à retenir sa monture. Il crie à ses complices :

« Stop! Stop! Arrêtez la poursuite! Ramassez le diamant! »

Pendant que Fantômette atteint la lisière de la forêt et se met à l'abri sous le couvert des arbres, les bandits sautent au bas de leur monture et se penchent sur l'endroit où est tombé le *Météore*. Ils se mettent à fouiller fébrilement le sable.

« Alors, vous le trouvez? »

— Je crois qu'il est plus loin, chef! dit Alpaga. Le cheval de Bulldozer est passé dessus...

— Pas du tout, proteste le gros, c'est ton canasson qui l'a fait voltiger. »

Ils se mettent à quatre pattes, creusent désespérément. Lucrezia Stromboli, qui vient de descendre à la gare, se met à courir vers les bandits, suivie par le détective qui s'éponge le front, et précédée par Toto qui agite son revolver à amorces en criant :

« Haut les mains! Haut les mains! »

Les voyageurs du train, qui ont vu le geste de Fantômette, se précipitent eux aussi vers le centre de la Mer de Sable, et c'est bientôt une foule qui s'avance vers les trois bandits. Le Furet relève la tête et grince :

« C'est fichu, les gars! Tant pis pour le diamant. Filons! »

Les malfaiteurs remontent en selle, repartent au galop et disparaissent, comme Fantômette, entre les arbres qui encerclent le désert.

Quelques instants plus tard, ce sont des milliers de personnes qui fouillent l'immense étendue, tournent et retournent le sable, le faisant couler entre leurs

doigts pour retrouver l'ineestimable pierre taillée. Ficelle et Boulotte participent aux recherches avec l'activité d'un fox-terrier essayant de déterrer un mulot. Ficelle hoche la tête :

« Tu veux que je te dise une chose, Boulotte? Eh bien, je crois qu'il serait beaucoup plus facile de dénicher une aiguille dans une meule de foin. On ne retrouvera jamais le *Météore!* »





CHAPITRE XII

Terrible coup de téléphone

LA VOIX grave de l'animateur des jeux s'élève à travers les haut-parleurs :
« Allô! allô! Mme Lucrezia Stromboli offre une prime à celui ou celle qui retrouvera son diamant! »

La cantatrice, encore tout émue par la perte de son bijou, s'est assise à la terrasse d'un cabanon méridional construit

au milieu d'un parterre fleuri. Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi Fantômette lui a volé le *Météore*. Le détective hoche la tête :

« Moi non plus, *signora*, je ne comprends pas. D'habitude, elle vous rapporte le diamant... Et cette fois-ci, elle l'emporte pour le jeter dans le sable...

— Vous, taisez-vous ! Incapable ! Bon à pas grand-chose !

— Mais... je ne pouvais pas prévoir que ce serait Fantômette qui le volerait !

— Vous êtes un inutile, monsieur Lapatouille. Tenez, essayez-donc de vous remuer un peu. Commandez-moi un Cinzani citron.

— Tout de suite, *signora*. »

Le détective fait signe à un garçon et passe la commande. La cantatrice pousse un soupir.

« Rendez-vous compte ! Un diamant perdu dans cette immensité de sable ! Il n'y a aucune chance pour qu'on le retrouve. Et pourtant, c'est un des plus gros diamants du monde ! »

Le garçon revient, portant un plateau

sur lequel est posé le verre. A côté se trouve une enveloppe où un nom est inscrit : Mme Stromboli.

« Qu'est-ce que c'est? demande la cantatrice.

— Je l'ignore, madame. J'ai posé mon plateau un instant pour préparer un cocktail, et quand je l'ai repris, il y avait cette enveloppe dessus.

— Bien, merci. »

La Stromboli déchire l'enveloppe, regarde à l'intérieur, et pousse un cri. Elle contient une petite sphère étincelante et une carte de visite.

« Le *Météore*! Il n'était donc pas perdu dans le sable? Et cette carte? Celle de Fantômette, je suppose? »

Oui, la carte est celle de Fantômette. Comme d'habitude.

**

Quelques instants plus tard, les haut-parleurs lancent la nouvelle partout : le diamant vient d'être retrouvé par Fan-

tômette elle-même et remis à sa propriétaire.

Tous ceux qui se trouvent dans le désert font un « Oh ! » de déception, chacun ayant espéré être le gagnant de la prime. Mais l'animateur enchaîne aussitôt :

« Pour fêter l'heureux dénouement de cette affaire, je vous convie tous à venir admirer le fameux Tom Colorado, le roi du lasso, qui va vous faire une démonstration de sa virtuosité sur le podium du Texas ! »

La foule quitte peu à peu le sable et s'achemine vers un monticule où s'élève un véritable village du Far-West, avec un saloon, un corral, un parc à bisons, des carrioles de pionniers et des authentiques cactus chandeliers qui apportent au paysage un aspect caractéristique de l'Ouest américain. Ficelle et Boulotte s'acheminent également vers le ranch en commentant avec véhémence les événements qui viennent de se dérouler. Ficelle s'exclame :

« Je ne comprends rien de rien à toute

cette histoire. D'abord Françoise vole le diamant de Mme Stromboli; puis elle le jette, et maintenant on nous dit que c'est Fantômette qui l'a retrouvé. Pourtant, Fantômette n'est pas à la Mer de Sable! Tu y comprends quelque chose, toi? »

Boulotte avale une cacahuète et dit :

« Ils ont dû confondre. Comme Françoise est habillée en Fantômette, ils ont cru que c'était elle.

— Mais moi aussi, je suis habillée en Fantômette! Et toi également.

— Peut-être. Mais nous, nous n'avons pas récupéré le *Météore*.

— Ah! je n'y comprends rien de rien! Et où est-elle, Françoise?

— Ici! » fait une voix.

Ficelle se retourne. C'est bien Françoise qui est là, faisant tournoyer son bonnet en le tenant par le pompon.

« Ah! dit Ficelle d'un ton aigre, il paraît que la Stromboli a retrouvé le caillou qu'elle avait perdu?

— Oh! il n'a jamais été perdu.

— Comment ça? Tu l'as jeté dans le sable, non?

— Pas du tout, grande nigaude. *C'est ma broche que j'ai jetée.* Tu sais, la petite panthère. Le Furet a couru droit dessus, ce qui m'a permis de m'échapper. »

Ficelle affirme d'un ton sentencieux :
« C'était évident ! J'ai tout de suite deviné que tu as gardé le vrai diamant et que tu as lancé le faux. Mais pourquoi les haut-parleurs ont-ils dit que c'est Fantômette qui a retrouvé le *Météore*, puisque c'est toi ? »

— Peut-être parce que je suis *réellement* Fantômette. »

Ficelle hausse les épaules et affiche sur son visage un sourire méprisant :

« Que tu es bête, ma pauvre Françoise ! Tu as la prétention de vouloir imiter Fantômette, et tu n'arriverais même pas à la hauteur de sa semelle ! »

— On dirait que tu es jalouse, Ficelle ?

— Jalouse, moi ? Ah ! là ! là ! Jalouse ? Pas du tout. D'ailleurs, heureusement que j'étais là pour surveiller le *Météore* de loin, pendant que tu te promenais sur la bosse d'un chameau. C'est grâce à mon plan hautement stratégique que la

Stromboli a retrouvé son diamant. »

Ayant ainsi affirmé sa supériorité incontestable, Ficelle tourne le dos à Françoise et se dirige vers le village du Far-West. A peine a-t-elle fait dix pas, qu'elle se trouve nez à nez avec Lucrezia Stromboli qui lui tend les bras, souriante :

« Ah! chère Fantômette! Comme je suis heureuse de vous trouver enfin! Merci mille fois pour l'immense service que vous m'avez rendu! Je vous ferai parve-



nir la prime que j'ai offerte... Mais pourquoi ne m'avez-vous pas rendu le diamant de la main à la main? Pourquoi l'avoir mis dans une enveloppe? Pourquoi ces cachotteries?

— Heu... heu...

— Vous ne voulez pas me le dire? »

Françoise et Boulotte s'approchent alors, et la cantatrice pousse un cri de surprise.

« Comment? Deux autres Fantômettes? Mais alors, laquelle est la vraie? »

Ficelle, qui ne savait que dire, reprend un peu d'aplomb :

« C'est moi, madame.

— Vous?

— Oui. Enfin, disons que je suis digne d'être Fantômette. Je suis courageuse et téméraire. Intercostale aussi. Et je n'ai pas le cerveau lent. Vous comprenez? Le cerveau lent. »

La cantatrice sourit :

« Je vois que vous êtes espiègle aussi. Alors, puisque je ne sais pas laquelle d'entre vous est la véritable Fantômette, laissez-moi vous remercier toutes les trois.

Voyons... Dites-moi ce qui vous ferait plaisir? Tenez, si nous allions toutes ensemble au zoo d'Ermenonville pour voir les dauphins? Il paraît qu'ils sont extraordinaires. Mon fils m'en parle tout le temps et je vais l'y emmener... Mais où est-il passé, ce garnement? Monsieur Lapatouille, où est Toto? »

Le détective, qui suit la cantatrice, s'éponge le front en bredouillant :

« Heu... Je ne sais pas, *signora*.

— Comment? Vous l'avez perdu de vue? N'était-il pas avec nous dans le train?

— Oui, en effet.

— Et quand nous avons couru vers les bandits? Et que nous avons fouillé dans le sable?

— Heu... attendez... Oui, je me rappelle qu'il a creusé, mais je l'ai perdu de vue lorsque nous sommes allés boire un verre au cabanon. »

La cantatrice tape du pied, nerveusement.

« Comment allons-nous le retrouver, au milieu de tout ce monde? »

Embarrassé, le détective se gratte la tête. Françoise intervient :

« C'est facile. Il suffit de faire passer une annonce par les haut-parleurs. Je vais alerter l'animateur du Podium-Théâtre. »

Françoise court vers un bâtiment qui s'élève en bordure de la Mer de Sable, et quelques instants plus tard, une voix annonce :

« Allô, allô! On demande le jeune Renato Stromboli dans le bâtiment de l'Administration, près de l'entrée. Sa maman l'y attend. Je répète : on demande le jeune Renato... »

Les trois Fantômettes, la cantatrice et le détective se rendent dans le bâtiment administratif et attendent. Un peu agacée, Mme Stromboli tripote le *Météore* qui pend à son cou accroché à une nouvelle chaîne, puis consulte sa montre d'or massif.

« Déjà cinq heures! Si Toto ne vient pas tout de suite, nous n'aurons pas assez de temps pour visiter tout le zoo. »

La sonnerie d'un téléphone se fait en-

tendre. Un employé décroche, écoute et tend l'appareil à la Stromboli.

« C'est pour vous, madame. »

Lucrezia saisit l'écouteur, prend la communication. Puis elle raccroche lentement, devient très pâle, se laisse choir sur un siège et murmure :

« C'est affreux! C'est épouvantable... »

Françoise s'avance :

« Qu'y a-t-il, madame? Que se passe-t-il? »

D'une voix éteinte, la cantatrice prononce ces mots terribles :

« Mon Renato... *Il vient d'être enlevé...* »





CHAPITRE XIII

Face au tigre

IL SE PRODUIT un instant de silence. La stupeur a coupé toutes les respirations. Puis Françoise réagit et presse la cantatrice de questions :

« Qui est-ce? Que vous a-t-on dit? C'est le Furet, n'est-ce pas? »

Lucrezia Stromboli ouvre son sac, en sort un mouchoir et s'essuie les yeux.

« Je ne sais pas quel est celui qui m'a appelée. C'est une voix d'homme. Il demande le *Météore* en échange de mon fils. Il vient de me dire ceci : *Nous avons enlevé Renato. Remettez votre diamant à Fantômette. Elle nous l'apportera elle-même au zoo dans un quart d'heure. Si vous n'obéissez pas, ce sera tant pis pour votre cher Toto.* Puis il a raccroché. »

Françoise se mord les lèvres et murmure :

« C'est le Furet, bien sûr. Ah! le bandit! Il a trouvé le truc pour obtenir le diamant. Mille pompons! Il va falloir jouer serré... »

La cantatrice se lève, très digne. Lentement, elle ôte la chaîne d'or qui soutient le fabuleux joyau et le tend à Françoise.

« Tenez. Mais je vous supplie de ne rien faire contre ce Furet avant que mon Renato ne soit libre. Vous me le promettez? »

Françoise saisit le diamant et incline la tête.

« Je vous le promets. Accompagnez-moi jusqu'au zoo. »

Le petit groupe sort du bâtiment de l'Administration et se dirige rapidement vers la sortie. Ficelle se penche vers l'oreille de Françoise et articule d'un ton acide :

« Pourquoi Mme Stromboli s'est-elle adressée à toi? Tu n'es pas Fantômette, tout de même! »

Françoise sourit et répond ironiquement :

« Disons que je suis digne d'être Fantômette. Je suis courageuse, téméraire et intercostale. Et je n'ai pas le cerveau lent. »

Mme Stromboli, les trois filles et M. Lapatouille (qui transpire de plus en plus) montent dans un taxi qui s'insère dans la file des voitures progressant lentement vers la ménagerie d'Ermenonville. La distance est heureusement assez courte, et le trajet peut se faire en quelques minutes. Françoise demande à la cantatrice :

« On ne vous a pas donné de détails? Je dois simplement venir ici? »

184 FANTÔMETTE A LA MER DE SABLE

— Oui. C'est tout ce que l'homme a ordonné.

— Bon, restez près de l'entrée. Je vais circuler dans les allées sans chercher à me cacher.

— Surtout, n'essayez rien avant que j'aie retrouvé mon Toto. Je ne veux pas qu'il coure le moindre risque.

— Je vous ai fait une promesse. Ayez confiance, tout ira bien. Je vous ramènerai Toto sain et sauf. »

Ficelle fait un mouvement pour suivre Françoise, mais celle-ci l'arrête d'un geste.

« Reste ici, Ficelle.

— Mais...

— Tu vas protéger Mme Stromboli, puisque tu prétends être la courageuse Fantômette. »

Du coup, la grande fille se tient coite et regarde s'éloigner la brunette en dissimulant une grimace de dépit. Elle murmure :

« Pourquoi Mme Stromboli a-t-elle confié son diamant à Françoise plutôt qu'à moi ? Il n'y a aucune raison... Je suis

brimée! En tout cas, si Françoise se fait décortiquer par le Furet, ça sera bien fait pour elle! »

Tandis qu'une attente angoissante commence pour la cantatrice, Françoise s'avance dans les allées du parc zoologique. Derrière des clôtures en grillage vert, s'élèvent des petites maisons de bois. Chacune d'elles abrite une variété d'animaux exotiques. On trouve la maisonnette des perroquets, celle des autruches, des orang-outangs ou des lamas. Les craquètements des cigognes, le barrissement des éléphants, le criaillement des faisans, le glapissement des éperviers est couvert de temps en temps par la musique qui provient du chapiteau sous lequel les dauphins font leurs exercices de natation, entrecoupés par les applaudissements du public.

Tout en marchant, Françoise réfléchit : « Où le Furet a-t-il caché Renato? Entre le moment où l'enfant a disparu, et celui où la cantatrice a reçu le coup de téléphone, il ne s'est guère écoulé plus d'un quart d'heure. La circulation étant très dense, une voiture emmenant le jeune

garçon n'aurait pu aller bien loin. D'autre part, il y a cette communication téléphonique... D'où le Furet a-t-il appelé? Puisqu'il n'a pas eu le temps de s'éloigner, il a certainement téléphoné depuis Ermenonville. »

Plus Françoise retourne la question dans sa tête et plus elle est persuadée que Toto est resté dans la région. Peut-être se trouve-t-il quelque part dans les bois qui entourent le zoo...

« Il n'est pas loin d'ici. Si l'on pouvait boucler le secteur... Mettre un cordon de gendarmes autour d'Ermenonville, on les coincerait. Mais nous n'avons pas le temps. »

Elle s'arrête un instant pour observer un gibbon qui se gratte le dessus du crâne comme pour en faire jaillir des idées. Une voix murmure :

« Amusant, ce gibbon, n'est-ce pas? On dirait un vieux philosophe en train de se creuser le cerveau. Ces singes sont de merveilleux acteurs. »

Fantômette se retourne.

C'est le Furet. Il a remplacé ses vête-

ments de cow-boy par un complet de couleur grise; il porte un chapeau de feutre et des lunettes noires. Un sourire inquietant se dessine sur ses lèvres étroites.

« Alors, chère Fantômette, tu m'apportes le caillou? »

Françoise fait oui de la tête. Le sourire du bandit s'épanouit.

« Bravo, ma petite! Je savais bien que la Stromboli serait raisonnable. Vois-tu, j'ai été bien bête de chercher à voler le *Météore*, alors qu'il était si facile de me le faire donner gentiment. »

Il tire de sa poche un étui à cigares, en sort un, l'allume et déclare sur un ton qui révèle son contentement :

« C'est merveilleux, vois-tu, de se faire remettre le diamant par Fantômette elle-même. Par celle qui m'a déjà empêché de le prendre par trois fois. Quelle revanche, hein? Tu ne te doutais pas que tu serais obligée d'en passer par là? Ha, ha! Mais on ne peut pas gagner à tous les coups. Tu m'as bien souvent causé des ennuis, mais cette fois-ci, je gagne! »

Il allonge la main.

« Donne! »

Françoise secoue la tête.

« Non.

— Quoi? Tu refuses?

— Je veux d'abord savoir où est Renato. »

Le Furet a un petit rire.

« Eh bien, tu ne manques pas de toupet! C'est moi qui ai toutes les cartes en main, et tu prétends poser des conditions? Ha, ha! Cette petite ne doute de rien! Mais je vais être beau joueur. Je puis me le permettre, d'ailleurs, puisque je suis le plus fort. »

Il tire sur son cigare, lance une bouffée vers le ciel, s'apprête à répondre. Mais c'est Françoise qui parle :

« En fait, ma question est inutile. Je crois savoir où se trouve Renato.

— Vraiment?

— Oui. Comme vous n'avez pas eu le temps de l'emmener bien loin, il est évident qu'il se trouve près d'ici. Probablement dans le parc où nous sommes. »

Le Furet a un petit mouvement de tête admiratif.

« Bravo! Tu brûles... Oui, il est dans ce zoo. Mais à quel endroit exactement? Voilà ce que tu auras du mal à deviner. »

Françoise mordille son pompon et murmure :

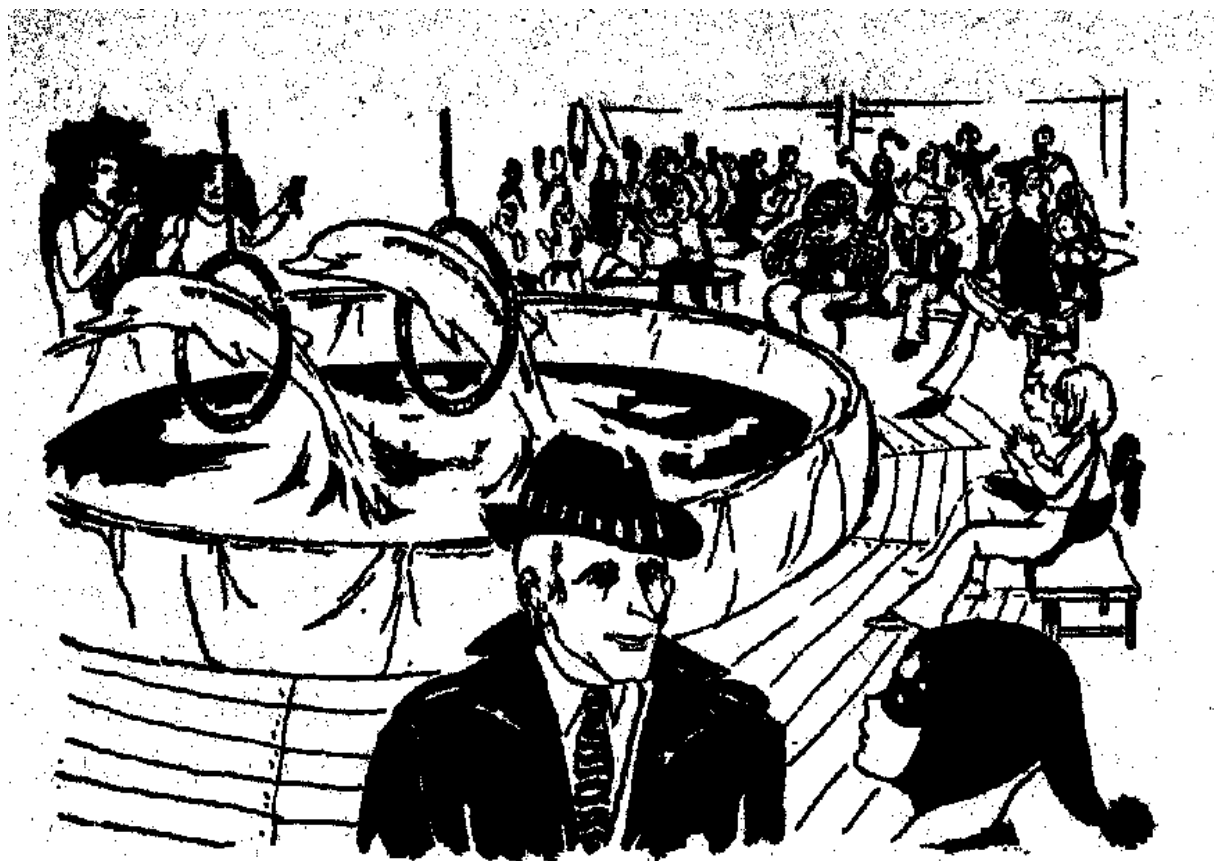
« Voyons... Caché dans une de ces petites maisons... en compagnie des autruches ou des pécaris? Non, les visiteurs s'étonneraient de le voir là... Il n'est peut-être pas caché, après tout?... Le meilleur moyen de se dissimuler dans un endroit où il y a beaucoup de monde, c'est encore de se perdre parmi la foule.

— Bien raisonné, ma chère Fantômette. Alors?

— Alors, je suppose qu'il est tout simplement dans le public qui est en train de regarder les dauphins, sous ce chapiteau. »

Cette fois, le Furet applaudit.

« Mes compliments! Mais oui, il assiste au spectacle en compagnie de Bulldozer et d'Alpaga. Une idée de génie que j'ai eue là, n'est-ce pas? Pourquoi enlever de force un enfant qui crierait sûrement, se débattrait, ferait du tapage, alors qu'il est



si simple de l'emmener au cirque! Ha, ha! Et il nous a suivis de bon cœur, tu peux me croire. Un kidnapping en douceur, sans violence. Du beau travail! Tiens, la séance se termine... Nous allons retrouver ton jeune ami. »

Des applaudissements marquent la fin du spectacle, et les spectateurs commencent à quitter le chapiteau. Certains gagnent la sortie; d'autres se répandent dans les allées pour regarder les animaux. Parmi ces derniers visiteurs, Françoise a vite fait de repérer un petit groupe

de trois personnes qui s'approchent : le gros Bulldozer et le mince Alpaga, encadrant Renato qu'ils tiennent par la main.

« Tu vois, dit le Furet, notre jeune Toto est en excellente santé. Tu peux donc me remettre le diamant.

— Et si je refuse?

— Je te ferai remarquer, ma chère Fantômette, que mes amis tiennent Toto. Si tu veux jouer au plus malin avec moi, Bulldozer aura vite fait de lui casser un bras. Et ce serait dommage d'abîmer un si joli petit ange, comme dit la *signora*. »

Françoise sort le *Météore* d'une petite poche et le tend au bandit qui le fait disparaître rapidement dans son veston, avec un sourire de satisfaction.

« Merci mille fois, ma chère. Maintenant, tu vas retourner auprès de la Stromboli et de son détective à la gomme. Puis vous rentrerez tranquillement à Paris.

— Et Renato?

— Nous le relâcherons demain matin. Tu ne crois pas que je suis assez naïf pour le rendre maintenant? Il vous suffirait d'alerter la gendarmerie, et nous

serions coincés ici. Pas question, ma petite. Je tiens trop à ma sécurité. »

Françoise serre les dents. Il est certain que le Furet a mis toutes les chances de son côté. Il a le diamant, plus un otage. On ne peut rien faire contre lui.

Cependant, le jeune Toto a aperçu Françoise, et il l'interpelle joyeusement :

« Re-bonjour, Fantômette! Tu sais, je viens de voir les dauphins! Absolument fantastique! Ils font des trucs incroyables! Le ballon en équilibre sur le museau... Et ils attrapent des poissons au vol... Et ils passent à travers des cerceaux... Oh! un tigre! Qu'il est gros! »

Se débarrassant de Bulldozer et d'Alpaga, il court vers une cage dans laquelle un gardien est entré, pour apporter un quartier de viande au tigre. Françoise remarque alors que le revolver du gamin — il est toujours habillé en cowboy — pèse lourdement à sa ceinture de similicuir. Tournant le dos au Furet, elle marche vers la cage comme pour regarder également le tigre, puis d'un geste brusque, elle plonge la main vers la

crose du revolver, le sort de l'étui et fait volte-face.

« Haut les mains, vous trois! Vite, ou je tire! »

Un sourire illumine le visage d'Alpaga. Bulldozer part d'un gros rire qui secoue son ventre, et le Furet ricane entre ses dents :

« Non, mais tu ne te sens pas bien, Fantômette? Nous menacer avec un pistolet de bazar? Ha, ha! Elle est devenue complètement folle, la pauvre petite. C'est d'avoir perdu la partie, qui te tourne la tête? Allez, file! On t'a assez vue. »

Pour toute réponse, Fantômette lève le bras et presse la détente. Dans un fracas de tonnerre, l'arme crache une longue flamme orangée et une balle qui s'en va transpercer le chapeau du Furet. Le bandit pousse un cri où se mêlent la surprise et l'effroi.

« Hé là! Mais c'est un vrai! Ne recommence pas à tirer! Ça peut faire très mal, ce machin!

— Alors, lève les bras. Dépêche-toi! Je n'ai pas de temps à perdre. »

Françoise se tourne vers le gardien qui

s'apprêtait à refermer la cage et qui reste ébahi par la vision de cette scène de western. Elle ordonne :

« Monsieur, rouvrez la porte. Ces trois individus vont tenir compagnie au tigre. »

Les visages des bandits deviennent livides. Le Furet balbutie :

« Mais... Fan... Ta... Toto... tôte... tu ne vas pas nous... nous enfermer là-dedans avec ce... cette bestiole ? »

— Mais si, mais si. Vous allez voir, il est gentil comme tout. Allons, plus vite que ça, ou je vous pulvérise ! »

Terrorisés, les trois malfaiteurs pénètrent avec hésitation dans la cage du fauve qui observe l'arrivée de ces intrus en retroussant ses babines et en feulant d'une manière inquiétante. Ces inconnus ont-ils l'intention de lui voler son bifteck ? La porte se referme sur le Furet et ses deux complices qui se tassent contre la grille, à l'opposé du fauve, et tâchent de se faire tout petits.

Renato a contemplé la scène bouche bée. Il demande :

« Dis-donc, Fantômette, pourquoi tu enfermes mes copains? Ils sont gentils. Ils m'ont emmené voir les dauphins.

— Tes copains sont trois affreux bandits, mon petit Toto. Ils ont volé le *Météore*. Tiens, tu vas voir. »

Françoise approche sa main des barreaux. Le Furet pousse un soupir, sort le diamant de sa poche et le rend à la brunette.

« Merci, cher Furet. J'espère avoir le plaisir de ne plus jamais vous revoir! »

Alpaga se tourne alors vers son chef et lance d'un ton moqueur :

« Patron, je crois que le moment est venu de manger votre chapeau! »

Le Furet se renfrogne en grognant :

« Tais-toi, imbécile! Et ne parle pas de manger. Tu pourrais donner des idées à cette grosse bête! »

Abandonnant les bandits à leur sort peu enviable, Françoise et Renato prennent la direction de la sortie, passant à travers des groupes de curieux attirés par le coup de feu. En apercevant son fils, la cantatrice se précipite, bras tendus.

« Toto! Renato! Mon trésor! Mon petit sucre! »

Et elle l'étouffe de baisers. M. Lapatouille sort son mouchoir pour s'essuyer le front.

« Ouf! Me voilà soulagé! J'avais bien peur que cette affaire ne finisse mal. Avez-vous toujours le *Météore*, Fantômette, ou l'avez-vous donné au Furet? »

Françoise prend le bijou par la chaîne et le soulève pour le faire scintiller aux rayons du soleil déclinant. Elle le tend à Mme Stromboli.

« Tenez. Et cette fois, veillez bien sur lui. A votre place, je le mettrais dans un coffre-fort de banque.

— Je crois bien que je vais suivre ce conseil, dit la cantatrice en souriant, et à partir de maintenant, je porterai une imitation de ce diamant. »

Françoise s'adresse au détective :

« J'ai aussi quelque chose pour vous, monsieur.

— Ah? Quoi donc?

— Votre revolver. Je viens de m'en ser-

vir. C'est une arme très précise. Belle fabrication.

— Hein? C'est le coup de feu que nous venons d'entendre?

— Oui.

— Mais d'où le sortez-vous?

— De l'étui du jeune Toto. Il se promenait avec. »

Le détective pose sur le gamin un regard sévère.

« Tu me l'avais donc repris?

— Ben oui. Tenez, je crois que vous devriez faire comme maman : en avoir un faux. Je vais vous donner le mien, en plastique. Le vrai, vous le mettez à la banque! »





Épilogue

LA GRANDE FICELLE met une cassette en place dans le magnétophone, saisit le micro et appuie sur la touche d'enregistrement. Elle tousse deux ou trois fois pour s'éclaircir le gosier et commence à parler :

« Ceci est les *Mémoires* de Fantômette, la fameuse aventurière qui sème l'épou-

vante sur les visages affreusement terrifiés des bandits, des aigrefins et des assassins! Je vais vous expliquer comment j'ai réussi, par un coup d'audace inouï, à sauver le jeune Toto et à récupérer le *Mé-téore*. Tout a commencé avec l'arrivée à Paris de la cantatrice Lucrezia Stromboli... Non, c'est pas comme ça... Rizotto... Ah! voilà que je ne me souviens plus de son nom exact... »

De la cuisine monte un ronflement aigu : Boulotte a mis en marche la centrifugeuse qui va lui permettre de préparer un jus de pamplemousse. Ce liquide entrera dans la composition d'une boisson hawaïenne de son invention. Ficelle poursuit son enregistrement :

« J'ai donc fait échouer une tentative diabolique du Furet pour prendre le diamant à la salle Pléthore, et j'avais eu l'idée géniale de me déguiser en ballerine, avec un tutu et des chaussons de danse, et un ravissant nœud bleu dans mes cheveux blonds qui sont vraiment admirables quand ils sont peignés et que j'ai mis un peu de laque dessus, parce que

sinon le vent les fait voltiger et je deviens affreuse comme un bataillon de poux, et... »

Ficelle est en train de raconter au micro comment elle a imaginé un stratagème stupéfiant pour récupérer le diamant à la Mer de Sable, lorsque la porte s'ouvre pour laisser entrer Françoise. Ficelle l'interpelle aussitôt :

« Ah! tu tombes bien! Je suis justement en train d'enregistrer mes *Mémoires*. Ecoute... »

Et Ficelle fait tourner l'appareil pendant quelques instants. Françoise lève un sourcil, surprise :

« Les *Mémoires* de Fantômette? Mille pompons! Tu te prends donc pour Fantômette?

— Non. Mais puisqu'elle n'a pas encore eu l'idée de raconter sa vie, il faut bien que quelqu'un le fasse. Et pourquoi pas moi? Alors, je fais comme si c'était moi qui avais sauvé le *Météore*.

— Je vois. En somme, tu es une grosse menteuse? Parce qu'il me semble que si

quelqu'un a sauvé le diamant, c'est plutôt moi? Tu ne crois pas? »

Ficelle hausse les épaules.

« Peuh! Je ne suis pas plus menteuse que toi. Tu as fait croire à Mme Ravier que tu étais Fantômette. Ce n'était pas un gros mensonge, ça? »

Et Ficelle relève le menton avec un air de défi. Françoise n'insiste pas.

« Bon, bon. Je te laisse raconter ce que tu voudras.

— C'est heureux!

— Mais si la vraie Fantômette apprenait que tu te fais passer pour elle, elle ne serait peut-être pas très contente.

— Penses-tu! D'abord comment le saurait-elle? Et puis je n'en dis pas de mal. Au contraire. Je trace d'elle un portrait très flatteur! Tiens, écoute ce que j'ai dit après. »

Ficelle remet en marche l'appareil. On entend :

« Fantômette est une personne grande et mince, aux cheveux blonds et aux yeux bleus. Son visage exprime l'intelligence la plus vive. Elle est fortement coura-

geuse, hautement téméraire et suprêmement intelligente. De plus, elle n'a pas le cerveau lent. »

Françoise se mord les lèvres pour ne pas rire et approuve d'un hochement de tête.

« Très bien. Ce portrait est parfaitement ressemblant. Maintenant, si tu le permets, je m'en vais.

— Quoi? Déjà? Tu ne veux pas écouter la suite de mes mémoires? Ou goûter au cocktail tahitien de Boulotte?

— Non, je regrette. Pas le temps.

— Où vas-tu alors?

— On vient de voler le Trésor de la Couronne, à Londres. Alors, je file m'occuper de cette affaire. A bientôt! »

Ficelle arrête l'enregistreur, se lève et se dirige d'un pas nonchalant vers la cuisine où Boulotte continue de faire des mélanges compliqués. La grande fille pose un poing sur sa hanche, tire sur ses longs cheveux, soupire et laisse tomber ces paroles :

« Tu l'as entendue, Boulotte? Elle veut nous faire croire qu'elle se lance dans

une enquête policière. Ah! là, là!... En réalité, elle va rentrer chez elle pour repasser une leçon d'histoire ou de géo! Tu ne crois pas? »

Boulotte serait bien en peine de répondre, car elle vient d'enfourner dans sa bouche un gros morceau de tarte à l'ananas. Ficelle revient dans la grande pièce, remet en marche le magnétophone, saisit le micro et reprend son récit :

« Le Furet me menaçait avec sa mitraillette, et sur le visage horrifiant de l'abominable bandit, un rictus épouvantable plissait ses lèvres effrayantes. Mais je n'avais pas peur, car je suis extra-courageuse et fortement intercostale! Je sortis mon revolver breveté et je le lui mis sous le nez en criant d'une voix forte :

« Bas les pattes et haut les mains, affreux gangster, sinon je te transforme en passoire à douze trous!... »

